



EPREUVES DE LANGUES ANCIENNES

ANNALES ZERO

EPREUVE ECRITE - EXEMPLES DE SUJETS

Programme applicable à la rentrée 2003

Document réalisé par le groupe de Lettres de l'inspection générale
sous la responsabilité d'Anne Armand

Pour des raisons techniques, nous ne présentons pas les textes latins ou grecs et leurs traductions en vis à vis comme sur les épreuves officielles. La numérotation des lignes, vers ou paragraphes correspond aux textes originaux.

Sommaire

Sujet 1. Latin. Un grand poète : Virgile, *L'Enéide*. Livre IV. Vers 296 à 330

Sujet 2. Latin. Ecrire l'histoire. Salluste, *La Conjuration de Catilina*. IX à XI

Sujet 3. Latin. Ecrire l'histoire. Tite Live, *Histoire romaine*. XXX. XII, 10-20

Sujet 4. Latin. Délibérer. Sénèque, *De la Brièveté de la vie*. XVIII

Sujet 5. Latin. Délibérer. Sénèque, *Lettres à Lucilius*. Livre IX, lettre 77

Sujet 6. Latin. Délibérer. Sénèque, *Lettres à Lucilius*. Livre XIX, lettre 115

Sujet 7. Grec. Expression des sentiments dans l'*Illiade*. Chant XXII. Vers 447 à 485

Sujet 8. Grec. Démosthène et Eschine face à Philippe. *Sur la Couronne*, 66 à 69

Sujet 9. Grec. Un grand philosophe : Platon, *Ion*, 535 a à 535 e

Epreuve de langues anciennes

Annales zéro Epreuve écrite - exemples de sujets

Sujet 1. Latin

Virgile, *Enéide*, Livre IV, vers 296 à 330

Traduction d'André Bellessort, Edition Les Belles Lettres, 1970

Entrée : Un grand poète, Virgile

Enée arrivé sur les rives de Carthage est l'hôte de la reine Didon. Ils tombent amoureux l'un de l'autre. Mais les Dieux rappellent à Enée sa mission : aller conquérir l'Italie et la terre romaine. A l'insu de Didon, Enée s'apprête au départ.

At regina dolos (quis fallere possit amantem ?)	296
praesensit, motusque exceptit prima futuros omnia tuta timens. Eadem impia Fama furenti detulit armari classem cursumque parari.	
Saevit inops animi totamque incensa per urbem bacchatur, qualis commotis excita sacris	300
Thyias, ubi audito stimulant trieterica Baccho orgia nocturnusque vocat clamore Cithareon.	
Tandem bis Aenean compellat vocibus ultro. « Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum posse nefas tacitusque mea decedere terra ?	305
nec te noster amor nec te data dextera quondam nec, moritura tenet crudeli funere Dido ?	
Quin etiam hiberno moliris sidere classem et mediis properas Aquilonibus ire per altum,	310
crudelis ? Quid si non arva aliena domosque ignotas peteres, et Troia antiqua maneret,	
Troia per undosum peteretur classibus aequor ? Mene fugis ? Per ego has lacrimas dextramque tuam te (quando aliud mihi jam miserae nihil ipsa reliqui),	315
per conubia nostra, per inceptos hymenaeos, si bene quid de te merui, fuit aut tibi quicquam dulce meum, miserere domus labentis et istam,	
oro, si quis adhuc precibus locus, exue mentem. Te propter Libycae gentes nomadumque tyranni odere, infensi Tyrii ; te propter eundem	320
extinctus pudor et, qua sola sidera adibam, fama prior. Cui me moribundam deseris, hospes (hoc solum nomen quoniam de conjuge restat) ?	
Quid moror ? An mea Pygmalion dum moenia frater destruat aut captam ducat Gaetulus Iarbas ?	325
Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset ante fugam suboles, si quia mihi parvolus aula luderet Aeneas, qui te tamen ore referret,	
non equidem omnino capta ac deserta viderer. »	330

Mais qui peut tromper une femme amoureuse ? La reine est la première à pressentir la ruse et à surprendre les mouvements qui se préparent, elle qui craint même quand tout est sûr. Puis, la même Renommée

impitoyable allume sa fureur en lui apportant la nouvelle que la flotte s'arme et s'apprête au départ. Elle ne se possède plus, elle se déchaîne, et, le cœur enflammé, court dans toute la ville comme une bacchante : elle est pareille à la Thyade qu'excite le passage des objets sacrés, quand l'orgie triomphale l'aiguillonne aux cris d'Évohé Bacchus et que le nocturne Cythéron l'appelle de ses clameurs.

Enfin elle prend les devants et interpelle Énée.

« Espérais-tu encore, perfide, pouvoir dissimuler un tel sacrilège et, à mon insu, quitter ma terre ? Donc, rien ne t'arrête, ni notre amour, ni tes serments d'hier, ni la cruelle mort dont mourra Didon ? Te voici même, sous les constellations de l'hiver, réparant tes vaisseaux et, au plus fort des Aquilons, impatient de gagner le large, cruel ! Quoi, si tu n'étais pas en quête de champs étrangers et de demeures inconnues, si l'antique Troie était encore debout, irais-tu la chercher, cette Troie, à travers les mers orageuses ? Est-ce donc moi que tu fuis ? Je t'en supplie, par mes larmes, par cette main, la tienne, - puisque dans ma misère je ne me suis rien laissé que la prière et les larmes, - par notre union, par les prémices de notre hymen, si jamais je t'ai fait quelque bien, si jamais tu m'as dû quelque douceur, prends pitié de mon palais qui va crouler et, si tu es encore accessible à la prière, rejette ton odieux dessein ! Pour toi j'ai affronté la haine des peuples de la Libye, des tyrans numides et l'hostilité des Tyriens. Pour toi, toujours pour toi, j'ai étouffé ma pudeur et cette renommée qui naguère suffisait à m'élever jusqu'au ciel. (...) »

Questions (50 points)

Question 1 : Dans les vers 298 à 303, par quelles images Virgile rend-il saisissant le déchaînement de Didon ? (Relevez-les dans le texte latin).

Question 2 : Dans les vers 309 à 313 inclus, comment l'incompréhension de Didon face à la mission d'Énée s'exprime-t-elle ?

Question 3 : Dans les vers 314 à 319, montrez comment Virgile traduit le caractère insistant des propos de Didon et souligne les précautions qu'elle prend.

Question 4 : Dans ces mêmes vers 314 à 319, montrez comment le développement de la phrase, avec ses rapprochements, ses écarts, ses ruptures, traduit le désarroi de Didon.

Question 5 : "Un grand poète : Virgile" : En quoi cet extrait illustre-t-il cette appellation ? Quels autres aspects de la poésie de Virgile avez-vous découverts par vos lectures ?

Version (50 points)

Vers 323 à 330 (56 mots)

... Cui me moribundam deseris, hospes
(hoc solum nomen quoniam de conjuge restat) ?
Quid moror ? An mea Pygmalion¹ dum moenia frater
destruat aut captam ducat Gaetulus Iarbas² ?
Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
ante fugam suboles, si quia mihi parvulus aula
luderet Aeneas, qui te tamen ore referret,
non equidem omnino capta ac deserta viderer.

Note 1 (vers 325) : Pygmalion, frère de Didon, avait tué Sychée.

Note 2 (vers 326) : Didon avait été contrainte par les chefs carthaginois d'accepter Iarbas, roi des Gétules, pour époux.

Corrigé

Question 1

- Le bruit du départ prend la forme d'une allégorie, d'un personnage redoutable, *impia Fama*, qui agresse Didon en lui portant le coup de la nouvelle qui confirme ses craintes.
- La violence qui l'anime, colère et passion mêlées, s'exprime par la métaphore du feu : *Saevit ... incensa per urbem* : Didon est une brûlée vive qui se déchaîne dans la ville.
- Ce déchaînement renvoie à une fureur sacrée, celle des bacchantes : *bacchatur*, en début de vers comme *saevit*, est développé par la comparaison homérique qui présente dans un tableau nocturne traversé de cris, la *furor* de Didon. Dépossédée d'elle-même, *inops animi*, en proie à une fureur sacrée, elle change de nature et la géographie des orgies de Bacchus engloutit la réalité de la ville.

Question 2

Dans tout le passage, Didon a le fol espoir de réussir à retenir Enée par son amour et après des questions accusatrices, elle tente dans les vers 309 à 313 d'obtenir au moins un report du départ, ce qui pour elle serait comme un sursis, une grâce.

- Elle insiste donc sur le mauvais temps, en l'évoquant à deux reprises dans ces vers et de telle sorte que ce mauvais temps entoure Enée et ses hommes :

*Quin etiam hiberno moliris sidere classem
et mediis properas Aquilonibus ire per altum,
crudelis ?*

et plus loin :

quod, si.....

Troia per undosum peteretur classibus aequor ?

Argument de bon sens mais dont Didon, pour avoir entendu le récit de la bouche même du héros troyen, n'ignore pas la faiblesse : les tempêtes ou le mauvais temps n'ont jamais empêché de partir celui qui veut ou doit partir.

- L'hypothèse que Didon imagine à partir du vers 311 :

*... quid, si non arva aliena domosque
ignotas peteres, et Troia antiqua maneret,
Troia per undosum peteretur classibus aequor ?*

Bien que Didon affirme le caractère fictif de ces hypothèses démenties par la réalité (3 verbes conjugués au subjonctif imparfait à valeur d'irréel du présent), l'hypothèse concernant Troie, si fragile qu'elle soit, lui permet néanmoins de tracer ce qu'Enée devrait faire maintenant : pour aller de l'avant (c'est-à-dire, vers l'Italie), Enée ne devrait-il pas agir comme il aurait agi pour revenir à Troie, si l'idée même de retour était possible ? C'est à dire avec prudence, sans prendre le risque de la mer tourmentée, en acceptant d'attendre, de rester...

En établissant une pareille correspondance, Didon veut faire de l'aller un retour et c'est justement là la spécificité du voyage d'Enée : un aller vers l'inconnu mais qu'il appelle déjà une patrie ; voir plus loin, vers 347 : *Hic amor, haec patria*.

- Enfin, la terre que cherche à atteindre Enée et qui est désignée ailleurs par les mots *terrae, regna* est ici présentée sous l'aspect légèrement péjoratif des champs cultivés par autrui : *si non arva aliena... peteres*.

Question 3

- L'insistance, c'est le rappel sonore de tout ce dont Didon peut se prévaloir : son amour qui s'exprime par ses larmes et leurs liens mutuels :

*per ...has lacrimas dextramque tuam
per conubia nostra, per inceptos hymenaeos,*

En nommant les liens qui les unissent de la sorte, elle affirme que la passion constituait un véritable mariage, dans la plénitude légale du terme et le début d'un lien de nature sacrée : *hymenaeus* est le chant d'hyménée avec toute l'aura lointaine du terme emprunté au grec.

- La précaution, c'est avant les impératifs, ces propositions conditionnelles qui adoucissent l'ordre, et le choix délibéré de termes indéfinis, flous, légers, en forme de litote, pour atténuer la pression des impératifs :

*si bene quid de te merui, fuit aut tibi quicquam
dulce meum, miserere domus labentis et istam,
oro, si quis adhuc precibus locus, exue mentem.*

Question 4

- *Ego*, inclus dans le groupe prépositionnel du début de la phrase : *per ego has lacrimas*, est le sujet renforcé du verbe *oro* placé 5 vers plus loin en début de vers ;
- *Te*, qui est le complément d'objet direct de *oro* est rapproché de *ego*, en fin de vers, de telle sorte que Didon et Enée se trouvent au moins unis par le chiasme de l'écriture :

Mene fugis ? per ego has lacrimas dextramque tuam te

*Mene fugis ? per ego has lacrimas
dextramque tuam te*

- Ce premier ensemble large, où Didon parle à Enée :

per ego ... te... oro ...

est coupé brusquement par un changement de ton pressant : la demande devient impérative et les deux modes d'énonciation, l'indicatif et l'impératif, se succèdent réalisant dans la phrase une construction tourmentée qui commence et ne finit pas, reprend pour finalement laisser la place à la précédente :

ego ... te

oro

miserere et istam

... exue mentem.

- Enfin l'objet de détestation, la cause de tout : le projet de départ d'Enée est soigneusement tenu caché jusqu'au bout par la disjonction de *istam* et de *mentem* dernier mot de la phrase. Deux valeurs se conjuguent pour *istam* : le sens possessif et la connotation péjorative du terme.

Question 5

On attend que le candidat commente le pouvoir d'évocation dont Virgile fait preuve dans cette mise en scène du discours de Didon, puis qu'il convoque l'ensemble de ses lectures.

Version

A qui abandonnes-tu celle qui va mourir, mon hôte, puisque, de l'époux, ce nom seul me reste ? Pourquoi m'attarder à vivre ? Pour que mon frère Pygmalion vienne renverser mes murailles ou le Gétule Iarbas m'emmener en captivité ? Si du moins, avant ta fuite, j'avais mis au monde un enfant de toi, si je voyais jouer dans ma cour un Enée, un petit être qui me représenterait au moins les traits de ton visage, non, en vérité, je ne me sentrais pas tout à fait délaissée et trahie.

Annales zéro

Epreuve écrite - exemples de sujets

Salluste, *La Conjuration de Catilina*, XI, 4 et 5

Traduction d'Ernout, édition Budé

Entrée : Ecrire l'Histoire

Salluste relate dans La Conjuration de Catilina l'un des épisodes qui ont ébranlé, en 63 et 62 avant J-C, la République romaine. Le récit des faits est précédé d'un portrait moral de la cité, en référence aux antiques vertus...

IX. Igitur domi militiaeque boni mores colebantur ; concordia maxuma, minima avaritia erat. Jus bonumque apud eos non legibus magis quam natura valebat. Jurgia, discordias, simultates cum hostibus exercebant, cives cum civibus de virtute certabant. In suppliciis deorum magnifici, domi parci, in amicos fideles erant. Duabus his artibus, audacia in bello, ubi pax evenerat aequitate, seque remque publicam curabant. Quorum rerum ego maxuma documenta haec habeo, quod in bello saepius vindicatum est in eos qui contra imperium in hostem pugnaverant quique tardius revocati proelio excesserant, quam qui signa relinquere aut pulsi loco cedere ausi erant ; in pace vero quod beneficiis magis quam metu imperium agitabant, et accepta injuria ignoscere quam persequi malebant. X. Sed ubi labore atque justitia res publica crevit, reges magni bello domiti, nationes ferae et populi ingentes vi subacti, Carthago, aemula imperi Romani, ab stirpe interiit, cuncta maria terraeque patebant, saevire fortuna ac miscere omnia coepit. Qui labores, pericula, dubias atque asperas res facile toleraverant, eis otium divitiaeque, optanda alias, oneri miseriaeque fuere. Igitur primo pecuniae, deinde imperi cupido crevit ; ea quasi materies omnium malorum fuere. Namque avaritia fidem, probitatem ceterasque artes bonas subvertit ; pro his superbiam, crudelitatem, deos neglegere, omnia venalia habere edocuit. Ambitio multos mortales falsos fieri subegit, aliud clausum in pectore, aliud in lingua promptum habere, amicitias inimicitiasque non ex re, sed ex commodo aestumare, magisque voltum quam ingenium bonum habere. Haec primo paulatim crescere, interdum vindicari ; post, ubi contagio quasi pestilentia invasit, civitas inmutata, imperium ex justissimo atque optumo crudele intolerandumque factum. XI. Sed primo magis ambitio quam avaritia animos hominum exercebat, quod tamen vitium propius virtutem erat. Nam gloriam, honorem, imperium bonus et ignavus aequae sibi exoptant ; sed ille vera via nititur, huic, quia bonae artes desunt, dolis atque fallaciis contendit. Avaritia pecuniae studium habet, quam nemo sapiens concupivit ; ea, quasi venenis malis imbuta, corpus animumque virilem effeminat ; semper infinita, insatiabilis est, neque copia neque inopia minuitur.	1 5 10 15 20 25 27
---	---

IX. Aussi, dans la paix et dans la guerre les vertus étaient-elles en honneur ; la concorde était grande ; nulle, la cupidité. La justice et la morale s'appuyaient moins sur les lois que sur l'instinct naturel. Querelles, discordes, inimitiés s'exerçaient contre les ennemis du dehors ; entre citoyens, c'est par la valeur qu'on rivalisait. Ils étaient magnifiques dans les honneurs rendus aux dieux, économes dans leurs foyers, fidèles envers leurs amis. C'est d'après ces deux principes, audace à la guerre, équité la paix revenue, qu'ils se dirigeaient eux-mêmes et dirigeaient l'Etat. De ceci je puis apporter des preuves irréfutables : c'est qu'en temps de guerre on eut à punir plus souvent des hommes qui avaient attaqué l'ennemi malgré les ordres, ou qui, malgré le signal de la retraite, avaient tardé à quitter le champ de bataille, que contre ceux qui n'avaient

pas craint de désertir ou de lâcher pied ; en temps de paix, ils gouvernaient plus par les bienfaits que par la terreur, et ils aimaient mieux pardonner aux offenses que d'en poursuivre le châtement.

X. Mais quand par son travail et sa justice la République se fut agrandie, quand les plus puissants rois furent domptés, les peuplades barbares et les grandes nations soumises par la force, Carthage, la rivale de l'empire romain, détruite jusqu'à la racine, lorsque mers et terres s'ouvraient toutes aux vainqueurs, la fortune se mit à sévir et à tout bouleverser. Ces hommes qui avaient aisément enduré fatigues, dangers, situations difficiles ou même critiques, ne trouvèrent dans le repos et la richesse, biens par ailleurs désirables, que fardeaux et misères. D'abord la soif de l'argent s'accrut, puis celle du pouvoir ; ce fut là pour ainsi dire l'aliment de tous les maux. L'avarice détruisit la loyauté, la probité, et toutes les autres vertus ; à leur place ce fut l'orgueil, la cruauté, le mépris des dieux, la vénalité qu'elle enseigna. L'ambition amena bien des gens à se parer de faux dehors, à penser secrètement d'une façon, à s'exprimer ouvertement d'une autre, à régler leurs amitiés et leurs inimitiés non sur le mérite mais sur leur intérêt, à se faire un visage plutôt qu'une âme honnête. Le progrès de ces vices fut d'abord insensible, parfois même ils étaient punis ; puis lorsque la contagion se fut répandue comme une épidémie, la cité changea d'aspect ; le plus juste et le meilleur des gouvernements se transforma en empire cruel et intolérable.

XI. Mais tout d'abord c'était l'ambition plus que la cupidité qui tourmentait les âmes, et ce défaut-là malgré tout était assez voisin de la vertu. Gloire, honneurs, pouvoir, l'homme de valeur et l'incapable y aspirent également ; mais l'un s'efforce d'y parvenir par la vraie voie, l'autre, faute de qualités, y tend par la ruse et le mensonge. La cupidité a la passion de l'argent, que jamais sage n'a convoité ; comme s'il était imprégné de poisons maléfiques, ce vice effémine les âmes et les corps les plus virils ; toujours illimité, insatiable, rien ne peut l'atténuer, ni l'abondance, ni la disette.

Questions (50 points)

Question 1. Comment, du point de vue de Salluste, la *virtus* des anciens Romains se manifeste-t-elle ?

Question 2. Comment Salluste analyse-t-il le processus de déclin de la République ?

Question 3. « *cives cum civibus de virtute certabant* » (ligne 3).

Trois traductions vous sont proposées. Vous direz à laquelle va votre préférence et justifierez votre choix par une analyse précise du texte latin.

- a. N. Nisard (1838) : « de citoyen à citoyen on ne disputait que de vertu »
- b. F. Richard (éditions Garnier, 1933) : « entre eux les citoyens luttèrent de vertu »
- c. A. Ernout (éditions Les Belles Lettres, 1941) : « entre citoyens, c'est par la valeur qu'on rivalisait ».

Question 4. Par quels procédés Salluste soutient-il son argumentation ? Vous limiterez cette étude à un paragraphe de votre choix.

Question 5. En vous référant avec précision au texte et à vos lectures personnelles, vous direz comment Salluste écrit l'Histoire.

Version (50 points)

Suite du paragraphe XI (62 mots)

Sed postquam L. Sulla, armis recepta re publica, bonis initiis malos eventus habuit, rapere omnes, trahere, domum alius, alius agros cupere, neque modum neque modestiam victores habere, foeda crudeliaque in cives facinora facere. Huc accedebat quod L. Sulla exercitum quem in Asia ductaverat, quo sibi fidum faceret, contra morem majorum luxuriose nimisque liberaliter habuerat. Loca amoena, voluptaria facile in otio feroces militum animos molliverant.

Eléments de corrigé

Question 1

La *virtus* des anciens Romains se manifeste par des qualités militaires (courage), politiques (concorde), morales (justice, *probi, domi parci*) ; le tout résumé en *virtus* (deux occurrences).

Tous ces termes trouvent leur antonyme dans la deuxième partie, dans le tableau du déclin : *vitium* (XI).

Question 2

Il s'agit d'un effondrement moral dû à l'enrichissement qui a suivi la victoire sur Carthage et au "repos", *otium*. Ils entraînent la cupidité et l'amollissement. L'argent et le goût du pouvoir sont donc cause première ; le rôle de Sylla a été de précipiter ce déclin.

Question 3

Le texte latin a plus particulièrement pour intérêt les effets de sonorités et de rythme, la métaphore de la lutte (*certabant*), l'ordre expressif des mots pour peindre l'émulation citoyenne et morale.

- Seule la traduction a) est littérale, elle respecte la construction syntaxique et les sonorités, à l'exception du singulier à la place du pluriel. Particulièrement expressive, elle a le mérite de la fermeté et de la concision, elle met en valeur l'enjeu de la lutte par la marque linguistique de l'exception « ne...que », ici rajoutée.

- La traduction b) rend le sens figuré de *certabant* qui exprime une « lutte » vertueuse, plus fortement que l'émulation citoyenne et morale proprement dite.

- La traduction c) vaut par le respect de l'ordre des termes, elle rend le sens en français contemporain de *virtus* et met le terme en valeur par le gallicisme « c'est...que », mais c'est sans doute la moins expressive.

Question 4

Ce sont essentiellement des procédés rhétoriques, perceptibles surtout à l'oral : énumérations ternaires ; asyndètes ; antithèses ; allitérations ; métaphore (*venenum*).

Question 5

- Salluste a un point de vue de moraliste ;

- il défend l'idéologie de la *virtus* militaire ;

- il abonde dans le sens de Cicéron, dont il espère devenir le soutien. Cicéron semble être le nouvel homme fort après le meurtre de César, date présumée de l'écriture de *La Conjuration de Catilina*.

Version

Or, quand Sulla eut conquis le pouvoir par les armes, et qu'aux bons débuts de son règne succédèrent des années mauvaises, le vol et le pillage devinrent la loi commune ; l'un convoitait une maison, l'autre des terres, les vainqueurs ne connaissaient ni modération ni mesure, ils exerçaient contre des citoyens les plus odieuses violences. En outre, Sulla, pour s'assurer la fidélité de l'armée qu'il avait commandée en Asie, l'avait habituée, contrairement à la coutume des ancêtres, au luxe et à une discipline trop indulgente. Le charme et la volupté des lieux où ils passaient leurs loisirs avaient promptement amolli l'âme farouche des soldats.

Epreuve de langues anciennes

Annales zéro Epreuve écrite - exemples de sujets

Sujet 3. Latin

Tite Live, *Histoire romaine*, XXX, XII, 10-20

Traduction d'Eugène Lasserre, Classiques Garnier, 1961

Entrée : Ecrire l'histoire

En 203 avant J.C, lors de la seconde guerre punique, un des rois de Numidie Syphax et le roi de Carthage Hasdrubal sont vaincus par les troupes romaines et leur allié, Masinissa, autre roi de Numidie.

Au moment où Masinissa pénètre dans la cité vaincue, Sophonisbe, femme de Syphax et fille d'Hasdrubal, vient se mettre sous la protection du vainqueur.

(10) Et Masinissa, praesidio circa portas opportunaque moenium dimisso, ne cui fugae pateret exitus, ad regiam occupandam citato vadit equo.	1
(11) Intranti vestibulum, in ipso limine Sophonisba, uxor Syphacis, filia Hasdrubalis Poeni, occurrit, et, cum in medio agmine armatorum Masinissam insignem cum armis, tum cetero habitu conspexisset, regem esse, id quod erat, rata, genibus advoluta ejus :	5
(12) " Omnia quidem ut posses in nobis di dederunt, virtusque et felicitas tua ; sed si captivae apud dominum vitae necisque suae vocem supplicem mittere licet, si genua, si victricem attingere dexteram, (13) precor quaesoque, per majestatem regiam in qua paulo ante nos quoque fuimus, per gentis Numidarum nomen, quod tibi cum Syphace commune fuit, per hujusce regiae deos, (14) qui te melioribus ominibus accipiant quam Syphacem hinc miserunt, hanc veniam supplici des, ut ipse, quodcumque fert animus, de captiva tua statuas, neque me in cujusquam Romani superbum et crudele arbitrium venire sinas. (15) Si nihil aliud quam Syphacis uxor fuissem, tamen Numidae atque in eadem mecum Africa geniti quam alienigenae et externi fidem experiri mallet ; (16) quid Carthaginensi a Romano, quid filiae Hasdrubalis timendum sit, vides. Si nulla re alia potes, morte me ut vindices a Romanorum arbitrio oro obtestorque."	10
(17) Forma erat insignis et florentissima aetas ; itaque cum modo genua, modo dextram amplectens in id, ne cui Romano traderetur, fidem exposceret, propiusque blanditias jam oratio esset quam preces, (18) non in misericordiam modo prolapsus est animus victoris, sed, ut est genus Numidarum in Venerem praeceps, amore captivae victor captus. Data dextra in id quod petebatur obligandae fidei, in regiam concedit. (19) Institit deinde reputare secum ipse quem ad modum promissi fidem praestaret. Quod cum expedire non posset, ab amore temerarium atque impudens mutuatur consilium : (20) nuptias in eum ipsum diem parari repente jubet, ne quid relinqueret integri aut Laelio, aut ipsi Scipioni consulendi velut in captivam, quae Masinissae jam nupta foret.	15
	20
	25

(10) Masinissa, après avoir envoyé des troupes près des portes et sur les points favorables des remparts, afin de ne laisser à personne d'issue pour fuir, va au galop prendre possession du palais royal.

(11) Comme il entre dans le vestibule, sur le seuil même accourt vers lui Sophonisbe, femme de Syphax et fille du Carthaginois Hasdrubal ; apercevant au milieu de la troupe Masinissa, remarquable par ses armes et par toute son attitude, et pensant, comme c'était vrai, qu'il était le roi, elle se jeta à ses genoux :

(12) « Tout pouvoir sur nous t'a été donné par les dieux, par ta valeur et par ta chance ; mais si une captive, devant l'homme qui est maître de sa vie et de sa mort, peut faire entendre une parole suppliante, si elle peut toucher ses genoux, sa main victorieuse, (13) je t'en prie, je t'en supplie, par la majesté royale qui nous entourait naguère, nous aussi, par le nom de Numide que Syphax porta comme toi, par les dieux de ce

palais, **(14)** (puissent-ils t'accueillir avec de meilleurs auspices que ceux sous lesquels ils ont fait partir d'ici Syphax !) accorde à une suppliante la grâce que t'inspirent tes sentiments pour ta captive, et de ne pas me laisser tomber au pouvoir arbitraire, hautain et cruel de quelque Romain. **(15)** Même si je n'avais été que la femme de Syphax, j'aimerais mieux éprouver la protection d'un Numide, né en Afrique comme moi, que celle d'un homme d'autre race et d'autre pays ; **(16)** ce qu'une Carthaginoise, ce que la fille d'Hasdrubal doit redouter d'un Romain, tu le vois. Si tu ne le peux autrement, protège-moi par ma mort de l'arbitraire des Romains : je t'en prie et je t'en conjure. » **(17)...** **(18)...**

(19) Il ne cessa ensuite de réfléchir au moyen de tenir sa promesse ; cet amour dont il ne peut s'affranchir lui inspire un dessein téméraire et impudent ; **(20)** il ordonne soudain qu'on prépare leurs noces pour le jour même, afin d'ôter à Lélius ou à Scipion lui-même toute possibilité de traiter en captive celle qui était déjà l'épouse de Masinissa."

Questions (50 points)

Question 1

Paragraphes 10 et 11 : En quoi la présentation des deux protagonistes est-elle remarquable ? Vous fondez votre réponse aussi bien sur ce que dit le texte que sur les effets d'écriture.

Question 2

Paragraphes 12 à 16 : En vous référant précisément au passage, définissez et classez les arguments avancés par Sophonisbe. Dans quel but utilise-t-elle cette argumentation ?

Question 3

A quel sentiment Masinissa cède-t-il ? Relevez et expliquez l'expression qui montre la violence de ce sentiment. Qu'en déduisez-vous quant au jugement de l'auteur sur ce personnage ?

Question 4

Nuptias in eum ipsum diem parari repente jubet, ne quid relinqueret integri aut Laelio, aut ipsi Scipioni consulendi velut in captivam, quae Masinissae jam nupta foret (lignes 23 à 25).

Deux traductions vous sont proposées :

a. Traduction E. Lasserre, Classiques Garnier : "il ordonne soudain de préparer les noces pour le jour même, afin de ne laisser ni à Laelius, ni à Scipion même, aucune liberté pour délibérer comme au sujet d'une captive de celle qui serait déjà mariée à Masinissa."

b. Traduction A. Bourgery, "Les Classiques pour tous", Hatier : "il ordonne soudain qu'on prépare leurs noces pour le jour même, afin d'ôter à Lélius ou à Scipion lui-même toute possibilité de traiter en captive celle qui était déjà l'épouse de Masinissa".

Quelles qualités peut-on trouver à chacune de ces traductions ? Vous fondez vos remarques sur une analyse précise du texte latin.

Question 5

En vous référant au texte proposé, caractérisez la méthode utilisée par Tite Live pour écrire l'histoire. Cette méthode correspond-elle ou diffère-t-elle de celle(s) que vous avez pu rencontrer dans d'autres écrits de Tite Live ou dans des écrits d'autres historiens ?

Version (50 points)

Paragraphes 17 et 18 inclus (59 mots)

(17) Forma erat insignis et florentissima aetas ; itaque cum modo genua, modo dextram amplexens in id, ne cui Romano traderetur, fidem exposceret, propiusque blanditias jam oratio esset quam preces, **(18)** non in misericordiam modo prolapsus est animus victoris, sed, ut est genus Numidarum in Venerem praeceps, amore captivae victor captus. Data dextra in id quod petebatur obligandae fidei, in regiam concedit.

Corrigé

Question 1

Masinissa est nommé en ouverture du paragraphe 10 ; ainsi l'attention du lecteur se focalise sur ce nom propre et reste en suspens jusqu'à la fin de la phrase, car *Masinissa* est sujet du verbe principal *vadit*, rejeté en fin de phrase.

Deux détails le caractérisent, sa précipitation (*citato equo*) et ses qualités de stratège (*praesidio circa portas opportunaque moenium dimisso*) ; ces deux caractérisations sont celles qui définissent le personnage tout au long du texte, personnage impulsif et capable d'élaborer un plan. Il y a donc dans cette présentation une grande économie de moyen.

On peut tirer argument d'une troisième notation, le fait qu'il veuille à l'instant occuper le palais royal (*ad regiam occupandam*). Tite Live souligne sans doute son tempérament passionné (passion pour le pouvoir, précipitation pour posséder le symbole de ce pouvoir).

Sophonisbe apparaît sous le même signe de la précipitation (*Intranti ... occurrit*). Son nom est mis en valeur, comme l'avait été celui de Masinissa, par l'effet de retardement entre le sujet (*Sophonisba*) et le verbe (*occurrit*) introduit par la longue apposition *uxor Syphacis, filia Hasdrubalis Poenis*. La précision des deux appellations souligne son rang, femme et fille de roi, de façon particulièrement efficace (en cinq mots, même économie de moyen que celle notée dans la présentation de Masinissa).

Le lecteur voit Masinissa tel qu'il apparaît à Sophonisbe : *insignem cum armis tum cetero habitu*. Sophonisbe voit en lui le vainqueur mais aussi l'homme qui se distingue des autres (*in medio agmine*). La scène de séduction qui va suivre est suggérée dès cette entrée.

La rencontre est théâtrale : tous deux courent l'un vers l'autre, le regard du lecteur est conduit par Tite Live sur ces deux protagonistes désormais isolés.

Question 2

Sophonisbe demande à Masinissa soit de la protéger, soit de lui donner la mort. Elle lui demande de décider seul de son sort (*ut ipse ... de captiva tua statuas*) sans en référer à ses alliés romains, au nom de trois arguments :

- il est roi et elle a été reine (*per majestatem regiam in qua paulo ante nos quoque fuimus*), leur égalité de condition justifie que Masinissa décide seul pour quelqu'un qui est son égal ;
- ils sont de la même race (*per gentis Numidarum nomen, quod tibi cum Syphace fuit*) puisque par son mariage avec Syphax elle est devenue numide ;
- ils sont unis par les lieux mêmes où ils sont, les dieux qui protègent ce palais protègent Masinissa autant qu'elle-même (*per hujusce regiae deos ...*).

Ces arguments font explicitement des ennemis d'hier des gens appartenant à la même communauté, par opposition aux Romains.

De façon sous-entendue, Sophonisbe oppose le tempérament romain (*me in cujusquam Romani superbum et crudele arbitrium venire sinas*) à celui de Masinissa, qui n'est donc ni arbitraire, ni hautain, ni cruel, qui serait donc raisonnable, humain et compatissant. Flatterie sans doute.

On peut ainsi lire dans ce passage d'une part une volonté de :

- flatter la puissance de Masinissa en rappelant le rapport de force qui existe entre eux (*captiva / dominus*, le terme *captiva* étant répété plusieurs fois) et l'être exceptionnel qu'il est (*Omnia quidem ut posses in nobis di dederunt, virtusque et felicitas tua*) ;
- convaincre sa raison par les trois arguments précédemment relevés ;
- émouvoir ses sentiments par l'incantation *per ... per...* qui scande la supplication et par le recours au vocabulaire et aux gestes du suppliant (*vocem supplicem ... genua, victricem attingere dexteram ... precor ... hanc venima supplici des ... oro obstetorque*).

Question 3

Masinissa cède au désir érotique : il est lui-même par nature sensible au charme féminin (*in Venerem praeceps*), et Sophonisbe joue explicitement sur ce ressort : non seulement le texte souligne, de façon impersonnelle, ses atouts (*Forma erat insignis et florentissima aetas*). On passe ainsi de la supplication à une attitude plus sensuelle. De façon explicite, l'attitude séductrice de Sophonisbe est décrite : des gestes et des propos de la suppliante, on est passé à ceux de la courtisane (*modo genua modo dexteram amplectans ... propiusque blanditias jam oratio esset quam preces*).

La brutalité du désir érotique est magnifiquement évoquée par Tite Live dans l'expression qui dit ce renversement, *amore captivae victor captus*, avec l'alliance paradoxale des deux derniers termes.

Masinissa, l'allié des Romains, est peint par Tite Live bel et bien comme un Numide, un de ces barbares impulsifs et sensuels. Le portrait de Sophonisbe n'est guère plus avantageux. Il y a là un point de vue romain sur un peuple ennemi, sans doute aussi un point de vue bien masculin.

Question 4

On n'attend pas que les élèves de Terminale rendent compte de la formule verbale complexe : *nupta foret*. On attend par contre qu'ils associent la nuance de futur dans le passé avec cet emploi du subjonctif.

On peut attendre des remarques de ce genre :

- La traduction Garnier a l'avantage d'être fidèle au texte latin, en rendant la nuance de *nupta foret* qui exprime une nuance de futur, "celle qui serait déjà mariée à Masinissa" ; et la traduction française est acceptable. Elle respecte également le mot à mot *consulendi velut in captivam*, "délibérer comme au sujet d'une captive", mais cette fois la traduction est peu lisible.

- La traduction Hatier perd la nuance de futur, "celle qui était déjà l'épouse de Masinissa", ce qui est dommage car Masinissa est en train d'élaborer un plan. La traduction ne rend pas non plus précisément le sens de *consulendi* : au lieu de respecter une tournure négative (*ne quid relinqueret integri ... consulendi*) comme le fait la traduction Garnier ("ne laisser ... aucune liberté pour délibérer"), la traduction Hatier choisit une tournure affirmative ("afin d'ôter ... toute possibilité"). Mais elle est plus lisible pour le lecteur français. Pour comprendre en effet la traduction Garnier, mieux vaut avoir le texte latin sous les yeux.

Question 5

On attend une remarque sur le rôle des protagonistes (portrait, mise en scène, propos ...), d'où une histoire "incarnée", à mettre en rapport avec d'autres passages donnant la même vision de l'histoire, au contraire peut-être, selon les lectures des candidats, d'une histoire plus réflexive, plus explicative.

Version

(17) Elle était d'une beauté rare et dans la fleur de l'âge ; aussi, comme en embrassant tantôt ses genoux, tantôt sa main, elle réclamait sa protection pour ne pas être livrée à quelque Romain, et comme ses paroles étaient déjà plus caressantes que suppliantes, (18) les sentiments du vainqueur ne se laissèrent pas aller seulement à la pitié ; le tempérament numide ayant un violent penchant pour Vénus, l'amour pour cette captive captiva son vainqueur.

Sénèque, *De la Brièveté de la vie*

Traduction d'André Bourgery, Edition Les Belles Lettres, 1994

Entrée : Délibérer

C'est ici l'exhortation finale du traité De la Brièveté de la vie. Sénèque s'adresse à son correspondant Paulinus.

Note 1 (ligne 20) : Caesar désigne ici l'extravagant empereur Caligula.

Note 2 (ligne 24) : Regis : allusion probable à l'empereur de Perse Xerxès.

(1).....(2) Je ne t'invite pas à un repos nonchalant et inerte, ni à noyer dans le sommeil ou les plaisirs vulgaires toute ton énergie actuelle. Ce n'est pas là se reposer : tu trouveras des tâches plus hautes que celles dans lesquelles tu as déployé ton activité et tu pourras les exécuter dans la retraite et la sécurité. **(3)** Oui, tu gères les intérêts de l'univers avec le même désintéressement que ceux d'autrui, la même attention que les tiens, les mêmes scrupules que ceux de l'Etat. Tu gagnes l'affection dans une fonction où il est difficile d'éviter la haine ; mais pourtant, crois-moi, mieux vaut tenir la compatibilité de sa vie que celle des

deniers de l'Etat. **(4)** Cette vigueur d'esprit capable des plus grandes choses, détourne-la d'un ministère, honorable sans doute, mais peu propice au bonheur ; songe que si tu as dans ton premier âge cultivé toutes les connaissances libérales, ça n'a pas été pour qu'avec toi des milliers de boisseaux de blé fussent en bonnes mains ; tu avais fait concevoir de toi des espérances plus grandes et plus hautes. On ne manquera pas d'hommes d'une probité éprouvée et d'une activité laborieuse ; les lourdes bêtes de somme sont bien plus aptes à porter les fardeaux que les chevaux de race ; qui a jamais en effet accablé d'un lourd bagage leur généreuse rapidité ? **(5)** Réfléchis en outre à combien de souci t'expose un si énorme fardeau : tu as affaire au ventre de l'humanité, et ni la raison ne touche, ni l'équité n'apaise, ni aucune prière ne fléchit un peuple qui a faim. Tout récemment, dans les quelques jours où périt Caligula, indigné (s'il y a encore quelque sentiment aux enfers) de voir en mourant le peuple romain lui survivre, songe qu'il ne restait plus que sept jours de vivres, huit au plus. Pendant que cet empereur faisait des ponts de bateaux et jouait avec les forces de l'empire, on voyait s'avancer le dernier des malheurs, même pour des assiégés, la disette : la mortalité, la faim et sa conséquence fatale, l'effondrement de tout, faillirent être le prix de cette imitation d'un roi étranger, fou furieux que perdit l'orgueil. **(6)** Quels devaient être alors les sentiments de ceux à qui était confié le soin du ravitaillement public, et qui allaient avoir à supporter les pierres, le fer, le feu, Caligula ? Ils usaient d'une extrême dissimulation pour voiler un mal qui n'était encore qu'intérieur, et c'était agir raisonnablement sans doute ; car il est des infirmités qu'il faut soigner à l'insu des malades ; beaucoup sont morts d'avoir connu leur état morbide.

Questions (50 points)

Question 1. Paulinus exerçait la fonction de préfet de l'annone : il était chargé du ravitaillement de la capitale et de la surveillance des réserves publiques. En vous référant très précisément au texte, vous direz quelles hypothèses on peut faire sur sa mission.

Question 2. Portrait de Paulinus : quelles qualités morales sont-elles mises en valeur ?

Question 3. A quel choix de vie Sénèque invite-t-il Paulinus ? Relevez et commentez les expressions qui le signifient.

Question 4. Le texte est riche en métaphores. Vous en choisirez une, l'analyserez et montrerez son intérêt philosophique.

Question 5. Quelle leçon de philosophie Sénèque propose-t-il et sous quelle forme ? Des références précises au texte et à vos lectures personnelles sont indispensables.

Version (50 points)

Paragraphe 1 (61 mots)

(1) Excerpe itaque te vulgo, Pauline carissime, et in tranquilliore portum non pro aetatis spatio jactatus tandem recede. Cogita quot fluctus subieris, quot tempestates partim privata sustinueris, partim publicas in te converteris ; satis jam per laboriosa et inquieta documenta exhibita virtus est ; experire quid in otio faciat. Major pars aetatis, certe melior, rei publicae data sit : aliquid temporis tui sume etiam tibi.

Eléments de corrigé

Question 1

- C'est une comptabilité,
- elle demande la probité (*frugalitatis*),
- elle est lourde,
- elle est très importante : il connaissait le compte du blé public : *frumenti publici rationem nosse*.

Question 2

- *Virtus* les résume dès la ligne 3,
- qualités morales : il est désintéressé (*abstinenter*), scrupuleux (*diligenter*),
- qualités intellectuelles : il est zélé, vigoureux : *animi vigorem, indolis vividae*.

Question 3

- Retrait de la vie publique, qui prend trop de temps et d'énergie, inutilement,
- ni oisiveté, ni mollesse,
- mais un *otium* bien compris : la retraite au sens stoïcien, *recede*, pour réfléchir à sa vie, donc à des tâches plus hautes, et pour lesquelles on est irremplaçable.

Question 4

- On est dans sa vie comme ballotté dans la mer : représente les aléas, les risques, la fragilité de l'homme,
- la maladie de l'âme : seule la philosophie peut apporter la santé,
- les hommes de qualité comparés à des chevaux de race, et l'humanité ignorante à des bêtes de somme. Le critère n'est pas social mais intellectuel et philosophique.
- le repos comparé à un océan où l'on se noie (*mergas*).

Question 5

Sans jamais employer le mot, Sénèque invite de toute évidence Paulinus à pratiquer la sagesse stoïcienne : celle-ci conseille un retour sur soi et un éloignement du monde. Non pas l'indifférence aux problèmes du citoyen, mais le refus de perdre son temps et son énergie en passions vaines, dangereuses même, alors que l'on doit tendre son énergie à se connaître et à s'améliorer. C'est sa définition du bonheur, *beatam vitam* au centre du texte, et sujet d'un autre traité. Ici, l'urgence vient de ce qu'il ne faut pas perdre son temps, mais le maîtriser et l'utiliser intelligemment, donc dans la réflexion philosophique.

Version

(1)... Dégage-toi donc du vulgaire, très cher Paulinus, et trop ballotté pour la durée de ton existence, retire-toi enfin en un port plus tranquille. Songe aux flots qui t'ont assailli, aux tempêtes que simple particulier, tu as subies, ou fonctionnaire public tu as soulevées contre toi ; les épreuves pénibles et pleines d'alarmes que tu as traversées ont suffisamment mis en lumière ta valeur : essaie maintenant ce qu'elle peut faire dans la retraite. La majeure partie de ta vie, la meilleure du moins, a été donnée à la République : prends aussi pour toi quelque peu de ton temps.

Epreuve de langues anciennes

Annales zéro Epreuve écrite - exemples de sujets

Sujet 5. Latin

Sénèque. *Lettres à Lucilius*, IX, Lettre 77 (14-20)

Traduction de François Préchac et Henri Noblot, Edition Les Belles Lettres, 1965

Entrée : Délibérer

Dans les Lettres à Lucilius, Sénèque utilise le genre épistolaire pour inciter un disciple à pratiquer une sagesse stoïcienne à partir d'exemples empruntés souvent à l'actualité, à la vie quotidienne ou à l'Histoire. Dans la lettre 77, il cherche à persuader son interlocuteur que l'essentiel n'est pas dans la durée plus ou moins longue de la vie, mais dans la qualité qu'on sait lui donner : "Finis où tu voudras, seulement prépare bien ta sortie".

14. Exempla nunc magnorum virorum me tibi judicas relaturum ? Puerorum referam. Lacon ille memoriae traditur, impubis adhuc, qui captus clamabat « Non serviam » sua illa Dorica lingua, et verbis fidem imposuit : ut primum jussus est fungi servili et contumelioso ministerio, - afferre enim vas obscenum jubebatur, - inlissum parieti caput rupit. 15. Tam prope libertas est : et servit aliquis ? Ita non sic perire filium tuum malles quam per inertiam senem fieri ? Quid ergo est cur perturberis, si mori fortiter etiam puerile est ? Puta nolle te sequi : duceris. Fac tui juris quod alieni est. Non sumes pueri spiritum, ut dicas « Non servio » ? Infelix, servis hominibus, servis rebus, servis vitae : nam vita, si moriendi virtus abest, servitus est.	1
16. Ecquid habes, propter quod expectes ? Voluptates ipsas, quae te morantur ac retinent, consumpsisti : nulla tibi nova est, nulla non iam odiosa ipsa satietate. Quis sit vini, quis mulsi sapor, scis : nihil interest, centum per vesicam tuam an mille amphorae transeant : saccus es. Quid sapiat ostreum, quid mullus, optime nosti : nihil tibi luxuria tua in futuros annos intactum reservavit : atqui haec sunt, a quibus invitus divelleris. 17. Quid est aliud, quod tibi eripi doleas ? Amicos ? Scis enim amicus esse ? Patriam ? tanti enim illam putas, ut tardius cenes ? Solem ? quem, si posses, extingueres : quid enim umquam fecisti luce dignum ? Confitere non curiae te, non fori, non ipsius rerum naturae desiderio tardio rem ad moriendum fieri : invitus relinquis macellum, in quo nihil reliquisti. 18. Mortem times : at quomodo illam media boletatione contemnis ? Vivere vis : scis enim ? Mori times : quid porro ? ista vita non mors est ? C. Caesar, cum illum transeuntem per Latinam viam unus ex custodiarum agmine, demissa usque in pectus vetere barba, rogaret mortem « Nunc enim, inquit, vivis ? » Hoc istis respondendum est, quibus succursura mors est : mori times : nunc enim vivis ? 19. « Sed ego, inquit, vivere volo, qui multa honeste facio : invitum relinquo officia vitae, quibus fideliter et industrie fungor. » Quid ? tu nescis unum esse ex vitae officiis et mori ? Nullum officium relinquis : non enim certus numerus, quem debeas explere, finitur. 20. Nulla vita est non brevis : nam si ad naturam rerum respexeris, etiam Nestoris et Sattiae brevis est, quae inscribi monumento suo jussit annis se nonaginta novem vixisse. Vides aliquem gloriari senectute longa : quis illam ferre potuisset, si contigisset centesimum implere ? Quomodo fabula, sic vita non quam diu, sed quam bene acta sit, refert. Nihil ad rem pertinet, quo loco desinas. Quocumque voles desine : tantum bonam clausulam impone. Vale.	5 10 15 20 25 29

14. Attends-tu de moi des exemples pris à la vie des grands hommes ? C'est l'enfance qui me les fournira. L'histoire parle d'un Lacédémonien fameux : un garçon encore impubère. Captif, il criait dans son dialecte dorien : « Non ! Je ne servirai pas. ». Et l'effet vérifia cette parole. A la première injonction qu'il reçut de faire une corvée servile et dégradante (on lui commandait d'apporter le bassinet des ordures), il courut se briser

la tête contre la muraille. **15.** Deux pas à faire, c'est la liberté. Et des gens consentent à l'esclavage ! Ainsi tu ne préférerais pas que ton fils périclît de pareille façon plutôt que d'arriver en végétant à la vieillesse ? Pourquoi tant d'angoisses, si une mort courageuse peut être le fait d'un enfant ? Suppose que tu veuilles te raidir contre les choses : elles t'entraîneront. Mets donc en ta puissance ce qui est en celle d'autrui. N'auras-tu pas, aussi bien que l'enfant, le cœur de dire : "Je ne suis pas esclave" ? Malheureux, tu es esclave des hommes, esclave des choses, esclave de la vie, car la vie, quand on n'a pas le courage de mourir, est un esclavage.

16. Et qu'y a-t-il qui t'oblige d'attendre ? Les plaisirs mêmes, qui t'arrêtent et te retiennent, tu les as épuisés. Il n'en est pas un pour toi qui soit nouveau, pas un que la satiété même ne t'ait rendu odieux. La saveur du vin pur, du vin miellé, tu la connais. Qu'importe que cent ou mille amphores passent par ta vessie ? Tu n'es qu'un filtre. L'huître, le rouget-barbet, ont une saveur que tu connais bien. Ta sensualité ne t'a pas laissé pour les années à venir une jouissance où tu n'aies goûté. Et ce sont là les délices dont tu t'arraches le cœur gros ! **17.** Qu'y a-t-il encore dont il te peine de te voir privé ? Tes amis ? Mais sais-tu te faire un seul ami ? Ta patrie ? Compte-t-elle assez à tes yeux pour te faire retarder ton souper ? Le soleil ? Tu l'éteindrais, si tu le pouvais, car tes pratiques ont-elles jamais mérité le grand jour ? Avoue-le, ce n'est pas la haute politique, ce ne sont pas les affaires, ce n'est pas l'observation même de la nature qui t'inspirent du regret, qui te rendent si lent à mourir : Tu t'en vas, le cœur gros du marché aux vivres que tu as vidé. **18.** Tu crains la mort. Cependant comme tu la braves parmi tes ripailles de champignons. Tu veux vivre : tu sais donc ce que c'est ? Tu crains de mourir : eh ! dis-moi, la vie que tu mènes n'est-elle pas une mort ? (...**19**...) De tes devoirs tu n'abandonnes aucun : pas de programme numériquement arrêté que tu sois tenu de remplir. **20.** La brièveté est la condition de toute existence. Comparée à la durée de la nature, c'est une brève existence que celle d'un Nestor, d'une Sattia, qui a fait graver sur son tombeau qu'elle avait vécu quatre-vingt-dix-neuf ans. En voilà une qui tire gloire de sa longue vieillesse. A qui sa vanité n'eût-elle été insupportable si elle avait réussi à parfaire la centaine ?

Il en va de la vie comme d'une pièce de théâtre : ce n'est pas la longueur qui compte, mais le mérite de l'acteur. Que tu finisses à tel ou tel endroit, la chose est indifférente. Finis où tu voudras, seulement prépare bien ta sortie.

Questions (50 points)

Question 1. Dans quelles circonstances faut-il "consentir à mourir" ? Vous appuierez votre réponse sur le champ lexical des lignes 1 à 8 (jusqu'à *servitus est*).

Question 2. Classez et analysez les temps des verbes des lignes 1 à 4 (*Lacon... caput rupit*) : quel rôle ce passage joue-t-il dans l'argumentation ?
Repérez au moins un autre extrait ayant même forme et même fonction.

Question 3. En quoi ce texte est-il à la fois une lettre et un essai philosophique ? Vous fonderez en particulier votre réponse sur l'analyse de la présentation et de l'énonciation.

Question 4. Analysez la construction grammaticale de "*Quis sit vini... quis mulsi sapor, scis*", lignes 10-11 et de "*Quid sapiat ostreum, quid mullus, optime nosti*", ligne 12 et commentez-en la traduction.
Plus généralement, étudiez la vigueur du style de Sénèque dans les lignes 10 à 15 ("*Quis sit vini... luce dignum*").

Question 5. Quel grand principe philosophique de la sagesse antique cette leçon illustre-t-elle ? Vous élargirez votre propos en confrontant cet extrait de Sénèque et vos lectures de l'année.

Version (50 points)

Ligne 19 à la ligne 23 (59 mots)

C. Caesar¹, cum illum transeuntem per Latinam viam unus ex custodiarum agmine, demissa usque in pectus vetere barba, rogaret mortem « Nunc enim, inquit, vivis ? » Hoc istis respondendum est, quibus succursura mors est² : mori times : nunc enim vivis ? « Sed ego, inquit, vivere volo, qui multa honeste facio : invitus relinquo officia vitae, quibus fideliter et industrie fungor. » Quid ? tu nescis unum esse ex vitae officiis et mori ?

Note 1 (ligne 19) : C. Caesar désigne ici l'empereur Caligula.

Note 2 (ligne 21) : *Quibus succursura mors est* est à traduire par « qui trouveraient dans la mort un secours ».

CORRIGE

Question 1

- Quand la vie devient une servitude, au sens propre (début) ou figuré (fin = vieillesse), accepter de mourir c'est rendre à la vie sa valeur puisque ce qui compte, ce n'est pas *quam diu* mais *quam bene* (ligne 28) et que *vita, si moriendi virtus abest, servitus est* (ligne 8).
- Champ lexical de la servitude du début (*serviam, jussus est, jubebatur, servio, servis* trois fois, *servitus*).
- Image finale (lignes 27-29) : d'abord comparaison (*quomodo... sic*) entre la vie et une pièce de théâtre, puis métaphore filée : *fabula, acta sit, clausulam*.

Question 2

- *Traditur* (ligne 2) : présent d'énonciation, passif personnel : "on rapporte que", formule d'introduction.
- Récit au parfait (*imposuit*, ligne 3 et *rupit*, ligne 4 : actes de ce mini-drame) et à l'imparfait (*clamabat*, ligne 2 et *jubebatur*, ligne 4 : répétition et circonstances).

Exemplum annoncé dès le premier mot par Sénèque. Dans cet extrait, le cas particulier précède l'idée générale : méthode inductive. Autres exemples aux lignes 19-20 (C ; Caesar) et 25- 27 (Nestor et surtout Sattia), cas bien individualisés. Pour l'enfant et pour Caligula , recours aux paroles rapportées directement : technique de la fable. Il s'agit d'un apologue à rôle argumentatif.

Question 3

- Indices de l'épistolaire : titre, formule finale et situation d'énonciation : présence du locuteur et forte implication du destinataire : *referam* (ligne 1) et *habes* (ligne 9), 1^{ère} et 2^{ème} personnes récurrentes, avec un rapprochement significatif ligne 1 (*me tibi*).
 - Mais cette énonciation ne fait que renforcer la puissance d'argumentation, ce qui fait de ce texte un véritable essai philosophique. En particulier les impératifs (*puta*, ligne 6, *confitere*, ligne 16...) lui donnent une tonalité didactique qui dépasse la 2^{ème} personne du singulier, comme le prouve l'adjectif verbal d'obligation, *respondendum est*, ligne 21. Même remarque pour les multiples interrogations, généralement rhétoriques : le tout instaure un double dialogue entre Sénèque et Lucilius et Sénèque et son lecteur : double destination d'une correspondance vraie, certes, mais vouée à la publication : leçon du maître stoïcien à ses élèves. On peut d'ailleurs rappeler la valeur générale (cf. notre "on") que peut prendre la deuxième personne du singulier au subjonctif en latin.
- Appartiennent plus spécifiquement à l'essai les stratégies argumentatives : arguments, *exempla*, passage incessant du déductif à l'inductif, du particulier au général, d'où les phrases frappées en médailles, ressemblant à des proverbes définitifs (ligne 8 par exemple).
- L'épistolaire accroît la vigueur de l'essai en unissant l'art de convaincre et celui de persuader.

Question 4

- Forme identique : double interrogation indirecte, deux pronoms, deux sujets, un verbe "en facteur commun" et rejet de la principale en fin de phrase (*scio, nosti*) :
- On attend un bref rappel de la syntaxe de la proposition interrogative indirecte : les interrogatifs *quis* (au masculin par attraction de *sapor*) et *quid*, et l'emploi du subjonctif présent.
- Un "mot à mot" mettrait en évidence parallélisme / rythme binaire / anaphore / inversion.
- La première phrase est bien traduite qui garde à peu près ces effets en supprimant la lourdeur de la subordonnée. La traduction de la seconde phrase est moins heureuse qui fait perdre le rythme et le parallélisme avec la première. Or, il est dommage d'affaiblir la vigueur du style de Sénèque.
 - Anaphores : *Quis ? quid ? quid ?* et *nihil, nihil*. D'où les rythmes tantôt binaires, tantôt ternaires, que l'on retrouve dans *Amicos ? Patriam ? Solem ?* Force de ces questions nominales qui bousculent (sans compter le cruel humour des réponses) et confèrent une quasi oralité à ce passage.
- On peut attendre quelques remarques sur le champ lexical du goût et de la nourriture (lignes 10-12) : *vini, mulsi, sapor amphorae, ostreaum sapiat, nullus, (in)tactum* : volonté de concrétiser le propos ; Sénèque n'est jamais sèchement théorique.

Question 5

Inspirée par la sagesse stoïcienne, cette page illustre un des aspects de Sénèque, moraliste et directeur de conscience, qui enseigne à son ami Lucilius (et par là même au lecteur en général), à l'origine épicurien convaincu, que le sage s'efforce à la prise de distance, au détachement par rapport aux accidents de la vie et aux biens illusoire pour atteindre au souverain bien, au *summum bonum*, qui se manifeste par l'absence de troubles, *ataraxie* ou *apathéia* (à laquelle les épicuriens accèdent par le plaisir et les pyrrhoniens par le doute).

Les références à la mort illustrent un aspect important de l'enseignement de Sénèque. Le sage accepte la mort qui est dans l'ordre de la nature donc de la raison. Elle lui fait mieux mesurer les vanités du monde, l'aide à s'en détacher en limitant ses désirs à "ce qui dépend de lui" et en le poussant à s'élever au-dessus de tout "ce qui ne dépend pas de lui".

Par ailleurs, la mort marque la fin de ses maux, d'où le recours possible au suicide qu'il soit volontaire ou ordonné par le Prince. La mort de Sénèque lui-même est une illustration et un exemple.

Version

Caligula passait un jour par la Voie Latine, quand il rencontra un convoi de détenus ; l'un d'eux, vieillard à qui la barbe descendait jusque sur la poitrine, lui demanda la grâce de mourir. « Tu vis donc vraiment ? » répartit le prince. C'est ce qu'il faut répondre à ces gens qui trouveraient dans la mort un secours. Tu crains de mourir. Tu vis donc à cette heure ! Quelqu'un dira : « Je veux vivre, moi qui m'emploie à des actions honnêtes. Je quitte à regret ces devoirs de la vie auxquels j'apporte ma conscience, mon zèle industrieux. » Comment ! Toi, tu ignores que parmi les devoirs de la vie figure aussi l'obligation de mourir ?

Epreuve de langues anciennes

Annales zéro Epreuve écrite - exemples de sujets

SUJET 6. Latin

Sénèque. *Lettres à Lucilius*, XXX, Lettre 115

Traduction de François Préchac et Henri Noblot, édition Les Belles Lettres, 1965

Entrée : Délibérer

Dans les Lettres à Lucilius, Sénèque utilise le genre épistolaire pour inciter un disciple à pratiquer une sagesse stoïcienne à partir d'exemples et d'événements empruntés souvent à l'actualité, à la vie quotidienne ou à l'Histoire. À la fin de la lettre 115, il cherche à persuader son interlocuteur que nous avons les moyens, si nous le voulons vraiment, de résister aux erreurs que nous font commettre les passions.

(3) Voluptatem natura necessariis rebus admiscuit, non ut illam peteremus, sed ut ea sine quibus non possumus vivere, gratiora nobis illius faceret accessio : suo veniat jure, luxuria est. Ergo intransibilibus resistamus quia facilius, ut dixi, non recipiuntur quam exeunt. (4) « Aliquatenus inquis, dolore, aliquatenus timore permitte. » Sed illud « aliquatenus » longe producit nec ubi vis accipit finem. Sapienti non sollicito custodire se tutum est, et lacrimas suas et voluptates ubi volet sistet : nobis quia non est regredi facile, optimum est omnino non progredi. (5) Eleganter mihi videtur Panaetius respondisse adolescentulo cuidam quaerenti an sapiens amator esset.	1
"De sapiente, inquit, videbimus : mihi et tibi, qui adhuc a sapiente longe absumus, non est committendum ut incidamus in rem commotam, impotentem, alteri emancipatam, vilem sibi. Sive enim nos respicit, humanitate ejus irritamur, sive contempsit, superbia accendimur. Aequae facilitas amoris quam difficultas nocet : facilitate capimur, cum difficultate certamus. Itaque conscii nobis imbecillitatis nostrae quiescamus : nec vino infirmum animum committamus nec formae nec adulationi nec ullis rebus blande trahentibus." (6) Quod Panaetius de amore quaerenti respondit, hoc ego de omnibus affectibus dico. Quantum possumus, nos a lubrico recedamus : in sicco quoque parum fortiter stamus. (7) Occurres hoc loco mihi illa publica contra Stoicos voce : "Nimis magna promittitis, nimis dura praecipitis. Nos homunciones sumus, omnia nobis negare non possumus. Dolebimus, sed parum ; concupiscebimus, sed temperate ; irascemur, sed placabimur."	5
(8) Scis qua re non possumus ista ? - Quia nos posse non credimus. - Immo mehercules aliud est in re : vitia nostra quia amamus, defendimus et malumus excusare illa quam excutere. Satis natura homini dedit roboris, si illo modo utamur, si vires nostras colligamus ac totas pro nobis, certe non contra nos concitemus. Nolle in causa est, non posse praetenditur. Vale.	10
	15
	20
	25

(3) La nature a mêlé à nos besoins le plaisir, non comme une fin à rechercher mais comme un complément destiné à rendre agréables les fonctions nécessaires de la vie : qu'il se fasse admettre à titre de plaisir, c'est la débauche. Ainsi donc quand les passions font mine d'entrer, résistons, puisque, je le répète, on a moins de peine à ne pas les recevoir qu'à les faire sortir. (4) Tu me dis : « Permetts jusqu'à un certain point l'affliction, jusqu'à un certain point la crainte. » Oui, mais ce certain point étend ses prétentions et n'accepte pas tes limites arbitraires. Le sage, lui, peut sans risque ne pas monter la garde, inquiet, autour de soi : ses désolations comme ses plaisirs s'arrêteront où il voudra. Pour nous qui faisons malaisément marche en arrière, le mieux est d'éviter tout pas en avant. (5) Je trouve bien fine la réplique de Panétius à un tout jeune homme désireux de savoir si l'amour sera le fait du sage.

« Pour le sage, lui dit-il, c'est à voir. Pour toi et pour moi, qui sommes encore loin de l'état de sagesse, gardons-nous bien de tomber à la merci d'une passion orageuse, emportée, esclave d'autrui, vile à ses propres yeux. Nous regarde-t-elle avec faveur ? Sa gentillesse provoque notre désir. Avec mépris ? Ses hauteurs l'enflamment. En amour complaisance et résistance font autant de mal : on se laisse prendre à l'une, de l'autre on veut triompher. Aussi, ayant conscience de notre faiblesse, tenons-nous cois. N'exposons nos débiles esprits ni au vin, ni à la beauté, ni à l'adulation, à aucun de ces appâts dont la douceur nous tire à l'abîme. » **(6)...** **(7)...**

(8) Sais-tu pourquoi nous n'avons pas sur nous un tel pouvoir ? - C'est que nous ne pensons pas l'avoir. - Mais non, la chose n'est pas aussi simple. On chérit ses faiblesses, partant on s'en fait l'avocat et l'on aime mieux les excuser que de les expulser du cœur. L'homme a reçu de la nature des ressources d'énergie, - bien suffisantes, si seulement nous en tirions parti, si nous ramassions nos forces et les appelions toutes entières à servir pour nous ou du moins à ne point servir contre nous. On ne veut pas, c'est la raison ; on ne peut pas, c'est le prétexte.

Questions (50 points)

Question 1

Relevez les deux thèses en présence dans le texte. Sur quel constat commun prennent-elles appui ?

Question 2

Analysez les effets d'écriture du paragraphe 3. En quoi sont-ils la marque d'un discours pédagogique, c'est-à-dire fait pour être suivi et retenu ?

Question 3

Dans les paragraphes 4 et 5, identifiez tous les termes relevant du lexique de la passion amoureuse. Comment la différence entre le sage et l'homme ordinaire est-elle caractérisée dans ce domaine ?

Question 4

Quelle est la valeur modale des formes *utamur*, *colligamus*, *concitemus* (paragraphe 8) ? En quoi cet emploi s'inscrit-il particulièrement bien dans le raisonnement sur la volonté et le pouvoir ?

Question 5

Qu'est-ce qui fait de cette lettre un véritable dialogue ? En vous référant à ce texte et à vos autres lectures, expliquez en quoi la forme du dialogue est propice à la délibération.

Version (50 points)

Paragraphe 6 et 7 (56 mots)

(6) Quod Panaetius de amore quaerenti respondit, hoc ego de omnibus adfectibus dico. Quantum possumus, nos a lubrico recedamus : in sicco quoque parum fortiter stamus. **(7)** Occurres hoc loco mihi illa publica contra Stoicos voce : "Nimis magna promittitis, nimis dura praecipitis. Nos homunciones sumus, omnia nobis negare non possumus. Dolebimus, sed parum ; concupiscemus, sed temperate ; irascemur, sed placabimur."

Corrigé

Question 1

Le constat commun est exprimé dans la première phrase : nous éprouvons tous du plaisir, ainsi l'a voulu la nature, mais ce n'est qu'un moyen qu'il faut savoir remettre à sa place. Il ne faut donc pas confondre le moyen et la fin. L'erreur, et donc le malheur, est de prendre le plaisir pour une fin en soi et une éthique de vie. On tombe alors dans la *luxuria* (3 et 4). Le mieux est de ne pas se hasarder sur un terrain dangereux (5), car nous n'en avons pas la force.

Les deux thèses vont développer chacune un des aspects de ce constat. La thèse du sage stoïcien affirme qu'il faut remettre à leur place les plaisirs et n'y prêter aucun intérêt. C'est la façon la plus simple de ne pas y succomber. La thèse de ceux qui reprochent aux stoïciens d'imposer un idéal qu'on ne peut jamais atteindre soutient que quelques petites concessions ne sont pas dangereuses ; ne jouons pas aux plus forts (7). La réponse du sage est que nous le pouvons si nous le voulons (8).

Question 2

Le mot d'entrée, *Voluptatem*, forme un écho avec le mot de la chute, *luxuria* ; suit un balancement entre *non ut* et *sed ut*, qui rythme une phrase longue, à laquelle s'oppose par contraste la phrase suivante, introduite sans mot de liaison et très brève. Puis un connecteur fort scande le raisonnement (*ergo*), conclu par un nouveau balancement entre *facilius non recipiuntur quam exeunt*.

Question 3

Lexique de la passion amoureuse : *amaturus esset, amoris, formae, adulationi, blande; lubrico*. Les verbes *rescipit* et *contempsit* définissent les deux attitudes opposées de la femme désirée : *Facilitas amoris / difficultas (amoris)*.

Dolere et *timere*, qui sont souhaités par l'interlocuteur, donc douleur et crainte d'amour, sont repris par *lacrimas suas* et *voluptates*.

Le sage, *sapienti*, s'oppose à *mihi et tibi, qui adhuc a sapiente absumus*. La volonté de l'un est efficiente (*lacrimas suas et voluptates ubi volet sistet*) alors que la volonté de l'autre n'a pas de vertu (*nec ubi vis accipit finem*), ce que souligne la reprise *ubi vis / ubi volet*.

Le sage est donc caractérisé par la volonté, alors que l'homme à la merci des passions devient *impotens*. La métaphore militaire vient renforcer cette opposition : pour le sage, la métaphore militaire est valorisante (*Sapienti non sollicitate custodire se tutum est*), elle est connotée négativement lorsqu'elle caractérise l'homme ordinaire (*facilitate capimur, cum difficultate certamus*).

Question 4

Il s'agit de trois verbes conjugués au présent du subjonctif. L'emploi de *si* + subjonctif traduit une nuance de potentiel ; il ne s'agit pas d'exprimer un fait (la condition supposée remplie est exprimée à l'indicatif) mais une possibilité, qui dépend de la volonté de l'homme.

L'opposition qui court tout au long du texte entre le verbe *posse* et le verbe *velle* est donc conclue fermement ici : nous ne manquons pas de force pour pouvoir (*Satis natura homini dedit roboris*) mais il dépend de notre volonté (indiqué par l'emploi du potentiel) d'en faire usage. La chute de la lettre fait d'ailleurs se répondre les deux infinitifs : *nolle / non posse*.

Question 5

On attend que le candidat note le rebondissement perpétuel de dialogues : *inquis* (4), qui reprend un dialogue avec le destinataire, puis dialogue de Panétius avec un tout jeune homme (5), de nouveau discours épistolaire, puis dialogue (7) *occures* et prise à parti directe *Scis qua re non possumus ista ?* (8), où l'auteur fait les demandes et les réponses.

Les autres lectures de l'année permettront d'inscrire la forme du dialogue dans l'exercice de la délibération (peser le pour et le contre, en les incarnant en deux voix distinctes).

Version

(6) Ce que Panétius répondit au sujet de l'amour, je le dirai pour toute passion. Fuyons au loin, nous autres, un terrain où l'on glisse : déjà sur un terrain ferme nous nous tenons avec si peu d'assurance ! (7) Ici je te vois venir armé de l'aphorisme que tout le monde lance aux stoïciens. « Vos promesses sont trop belles, trop rudes vos préceptes. Créatures chétives que nous sommes, nous ne pouvons nous refuser tout. Passez-nous nos afflictions : elles seront courtes ; nos désirs : ils seront modestes ; nos colères : elles ne seront pas implacables. »

Sujet 7. Grec

Homère, *Illiade*, chant XXII, vers 437 à 485

Traduction de Paul Mazon, Edition Les Belles Lettres

Entrée : Expression des sentiments dans l'*Illiade*

Achille vient de tuer Hector. Priam et Hécube expriment leur douleur ; pendant ce temps Andromaque se prépare à recevoir Hector.

- 437 "Ως ἔφατο¹ κλάιουσ', ἄλοχος² δ' οὐ πώ τι πέπυστο
"Εκτορος· οὐ γάρ οἱ τις ἐτήτυμος ἄγγελος ἐλθὼν
ἤγγειλ' ὅττι ῥά οἱ πόσις ἔκτοθι μίμνε πυλάων,
440 ἀλλ' ἢ γ' ἴστων ὕφαινε μυχῶ δόμου ὑψηλοῖο
δίπλακα πορφυρέην, ἐν δὲ θρόνα ποικίλ' ἔπασσε.
Κέκλετο δ' ἀμφιπόλοισιν εὐπλοκάμοις κατὰ δῶμα
ἀμφὶ πυρὶ στήσαι τρίποδα μέγαν, ὅφρα πέλοιτο
"Εκτορι θερμὰ λοετρὰ μάχης ἐκ νοστήσαντι,
445 νηπίη, οὐδ' ἐνόησεν ὅ μιν μάλα τῆλε λοετρῶν
χερσὶν Ἀχιλλῆος δάμασε γλαυκῶπις Ἀθήνη.
Κωκυτοῦ δ' ἤκουσε καὶ οἰμωγῆς ἀπὸ πύργου·
τῆς δ' ἐλελίχθη γυῖα, καμαὶ δὲ οἱ ἔκπεσε κερκίς·
ἢ δ' αὖτις δμῳῇσιν εὐπλοκάμοισι μετηύδα·
450 « Δεῦτε, δῶμα μοι ἔπεσθον, ἴδωμ' ὅτιν' ἔργα τέτυκται·
αἰδοίης ἑκυρῆς ὁπὸς ἔκλυον, ἐν δ' ἔμοι αὐτῇ
στήθεσι πάλλεται ἦτορ ἀνὰ στόμα, νέρθε δὲ γούνα
πήγνυται· ἐγγὺς δὴ τι κακὸν Πριάμοιο τέκεσσιν.
Αἱ γὰρ ἀπ' οὐατος εἶν' ἐμεῦ ἔπος· ἀλλὰ μάλ' αἰνῶς
455 δέιδω μὴ δὴ μοι θρασὺν "Εκτορα διὸς Ἀχιλλεύς
μοῦνον ἀποτμήξας πόλιος πεδίον δε δίηται,
καὶ δὴ μιν καταπαύσῃ ἀγνηορίης ἀλεγεινῆς,
ἢ μιν ἔχεσκέ, ἐπεὶ οὐ ποτ' ἐνὶ πληθυὶ μένεν ἀνδρῶν,
ἀλλὰ πολὺ προθέεσκε, τὸ ὃν μένος οὐδενὶ εἴκων. »
460 "Ως φασμένη μεγάροιο δῖοςσιντο μαινάδι ἴση,
παλλομένη κραδίην· ἅμα δ' ἀμφίπολοι κίον αὐτῇ.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πύργον τε καὶ ἀνδρῶν ἴξεν ὅμιλον,
ἔστη παπτήνας ἐπὶ τείκει, τὸν δ' ἐνόησεν
ἐλκόμενον πρόσθεν πόλιος· ταχέες δὲ μιν ἵπποι
465 ἔλκον ἀκηδέστως κοίλας ἐπὶ νῆας' Ἀχαιῶν.
Τὴν δὲ κατ' ὀφθαλμῶν ἐρεβεννὴ νύξ' ἐκάλυπεν,
ἥριπε δ' ἐξοπίσω, ἀπὸ δὲ ψυχὴν ἐκάπυσσε·
τῆλε δ' ἀπὸ κρατὸς χεῖρ δέσματα σιγαλόεντα,
ἄμπυκα κεκρύφαλον τε ἰδὲ πλεκτὴν ἀναδέσμεν
470 κρήδεμνον θ', ὃ ῥά οἱ δῶκε χρυσὴ Ἀφροδίτη
ἡματι τῷ ὅτε μιν κορυθαίολος ἠγάγεθ' "Εκτωρ
ἐκ δόμου Ἡετίωνος, ἐπεὶ πόρε μυρία ἔδνα.
Ἀμφὶ δὲ μιν γαλόω τε καὶ εἰνατέρες ἄλις ἔσαν,
αἱ ἔ μετὰ σφίσιν εἶχον ἀτυζομένην ἀπολεσθαι·
475 ἢ δ' ἐπεὶ οὖν ἄμπνυτο καὶ ἐς φρένα θυμὸς ἀγέρθη,
ἀμβλήδην γοόωσα μετὰ Τρωῇσιν ἔειπεν·
« Ἐκτορ, ἐγὼ δύστηνος· ἴη ἄρα γεινομεθ' αἴση
ἀμφοτέροι, σὺ μὲν ἐν Τροίῃ Πριάμου κατὰ δῶμα,

αὐτὰρ ἐγὼ Θήβησιν ὑπὸ Πλάκῳ ὑλήεσση
480 ἐν δόμῳ Ἡετίωνος ὃ μ' ἔτρεφε τυτθὸν ἐοῦσαν,
 δύσμορος αἰνόμορον· ὥς μὴ ὠφέλλε τεκέσθαι.
 Νῦν δὲ σὺ μὲν Ἀίδαο δόμους ὑπὸ κεύθεσι γαίης
 ἔρχεαι, αὐτὰρ ἐμὲ στυγερώϊ ἐνὶ πένθει λείπεις
 χήρην ἐν μεγάροισι· πάϊς δ' ἔτι νήπιος αὐτῶς,
485 ὃν τέκομεν σύ τ' ἐγὼ τε δυσάμμοροι· »

Notes

Note¹ (vers 437) : sujet : Hécube.

Note² (vers 437) : il s'agit d'Andromaque.

437 Ainsi dit-elle, pleurante. Mais l'épouse d'Hector ne sait rien encore. Aucun messager véridique ne lui est venu dire que son époux est resté hors des portes. Elle tisse au métier, dans le fond de la haute demeure, un manteau double de pourpre, qu'elle va parsemant de dessins variés. Elle vient de donner ordre à ses suivantes aux beaux cheveux dans la maison de mettre au feu un grand trépied, afin qu'Hector trouve un bain chaud, quand il rentrera du combat. Pauvre folle ! elle ignore que, bien loin de son bain, Athéné aux yeux pers l'a dompté sous le bras d'Achille. Elle vient d'entendre des sanglots, des gémissements : ils viennent du rempart ! Ses membres chancellent ; la navette lui échappe et tombe à terre. Lors elle dit à ses captives aux belles tresses :

450 « Venez, que deux de vous me suivent ; je veux aller voir ce qui s'est passé. J'ai entendu la voix de ma digne belle-mère ; et moi-même, je sens, au fond de ma poitrine, le cœur me sauter aux lèvres, tandis que mes genoux se raidissent sous moi : un malheur est tout proche pour les fils de Priam. Ah ! de tels mots puissent-ils demeurer loin de mes oreilles ! Mais j'ai terriblement peur que le divin Achille ne coupe de la ville l'intrépide Hector, tout seul, ne le poursuive dans la plaine et ne mette une fin à la triste vaillance qui le possède tout entier. Jamais il ne restait au milieu de la masse ; il courait bien au-delà, et, pour la fougue, il ne le cédait à personne. »

460 Elle dit et traverse en courant le palais, pareille à une folle, le cœur palpitant. Ses suivantes l'accompagnent. A peine a-t-elle rejoint les murs et la foule qu'elle s'arrête, l'œil inquiet, sur le rempart, et qu'elle voit Hector traîné devant la ville ; les chevaux rapides, brutalement, l'emportent aux neufs creuses des Achéens. Une nuit sombre enveloppe ses yeux ; elle croule en arrière, expirante. Loin de son front, elle fait glisser ses liens éclatants, le diadème, la coiffe et son cordon tressé, **470** le voile enfin dont lui a fait don Aphrodite d'or, le jour qu'Hector au casque étincelant l'emmenait de la maison d'Eétion, après avoir pour elle donné des présents infinis. Tout autour se tiennent, en nombre, les sœurs de son mari et les femmes de ses beaux-frères, qui la retiennent parmi elles, éperdue à mourir. A peine a-t-elle enfin repris haleine et rassemblé son courage en son âme qu'au milieu des Troyennes, avec un profond sanglot, elle dit : (....)

SUJET

Questions (50 points)

Question 1

Vers 437 à 446 : comment Homère prépare-t-il pour le lecteur l'effet dramatique de la révélation de la mort d'Hector ? Vous appuyerez votre réponse sur l'étude du texte grec.

Question 2

Dans les vers 447 à 461, relevez et commentez les expressions qui traduisent l'émotion d'Andromaque.

Question 3

Vers 463 à 465 : comment Homère traduit-il la découverte par Andromaque de la mort d'Hector ?

Question 4

Vers 462 à 476 : relevez et commentez l'utilisation que fait Homère du jeu de l'obscurité et de la lumière.

Question 5

En vous référant également à vos lectures d'autres extraits de l'*Illiade*, vous direz quel intérêt présente pour vous la peinture des sentiments chez Homère.

Version (50 points)

Vers 477 - 485 (66 mots)

Ἕκτορ, ἐγὼ δύστηνος· ἱὴ ἄρα γεινομεθ' αἴσῃ
ἀμφοτέροι, σὺ μὲν ἐν Τροίῃ Πριάμου κατὰ δῶμα,
αὐτὰρ ἐγὼ Θήβῃσιν ὑπὸ Πλάκῳ ὑλήεσση
ἐν δόμῳ Ἡετίωνος ὃ μ' ἔτρεφε τυτθὸν ἐοῦσαν,
δύσμορος αἰνόμορον ὥς μὴ ὠφελλε τεκέσθαι.
Νῦν δὲ σὺ μὲν Ἄϊδαο δόμους ὑπὸ κεύθεσι γαίης
ἔρχεαι, αὐτὰρ ἐμὲ στυγερώϊ ἐνὶ πένθει λείπεις
χήρην ἐν μεγάροισι· πάϊς δ' ἔτι νήπιος αὐτῶς,
ὃν τέκομεν σὺ τ' ἐγὼ τε δυσάμμοροι·

Note : Vers 477, ἱὴ: de ἴος: un, un seul

CORRIGE

Question 1

Ce passage oppose l'attitude d'Andromaque dans son rôle d'épouse (ἄλοχος Ἕκτορος, vers 437-438) au foyer et les indications données par le poète. D'un côté, nous voyons l'héroïne, dans une scène domestique, au cœur rassurant du palais (μυχός = la partie la plus profonde, la plus reculée de la maison, vers 440), loin de l'agitation de l'extérieur, se consacrer aux tâches traditionnelles des femmes, tissage et préparation de l'accueil du mari guerrier. Cette scène baigne dans le calme et l'éternité (ὑφαίνει, *elle tissait* = permanence de l'imparfait, vers 440), mais elle est entourée de notations qui vont introduire un fort contraste. Le poète insiste d'abord sur l'ignorance d'Andromaque, par un redoublement de négations (οὐ πῶ τι, οὐ γάρ τις, vers 437-438), puis intervient directement en mettant en valeur le mot νηπίη au début du vers 445 ; ce mot signifie *enfantin, puéril* et rabaisse d'un coup le personnage d'Andromaque, totalement ignorante (vers 445, οὐδ' ἐνόησεν : *elle n'a pas vu, elle n'a pas compris*). Ainsi se créent une forte tension dramatique pour le spectateur, entre le calme d'Andromaque et l'agitation extrême qui règne à l'extérieur, et une grande charge émotionnelle pour lui à l'annonce du malheur qui va s'abattre sur une innocente.

Question 2

L'émotion d'Andromaque va grandissant dans ce passage. Tout d'abord, c'est la rumeur inquiétante (κωκυτοῦ καὶ οἰμωγῆς, vers 447 = *lamentations et gémissements*, deux mots quasi synonymes) qui l'avertit du malheur. Perception sonore (ἤκουσε, vers 447) qui se traduit par un immédiat trouble physique de tremblement (vers 448, ἐλελίχθη) et la vision de la navette tombant à terre, comme symbole de la chute. Les expressions qu'elle emploie dans son discours aux servantes sont très fortes : *le cœur bondit à la bouche, les genoux restent enfoncés dans le sol*, images frappantes de la nausée qui envahit Andromaque. Celle-ci refuse d'abord d'entendre les mots (ἀπ' οὐατος, vers 454 = loin de mon oreille !) puis exprime sa peur, μάλ' αἰνῶς (en contre-rejet) / δείδω, vers 454-455, une peur au plus haut degré d'intensité *j'ai vraiment terriblement peur*. Ses paroles l'entraînent elle-même dans un paroxysme de folie : διέσσυτο, *elle traverse d'un bond le palais*, μαινάδι ἴση, vers 460, *comme une folle furieuse, le cœur bondissant* (reprise de l'expression du vers 452). Homère rend extraordinairement vivant le changement total de comportement d'Andromaque.

Question 3

Ces quelques vers marquent pour Andromaque la découverte du corps d'Hector. Celle-ci se fait dans le temps même (αὐτὰρ ἐπεὶ) où Andromaque arrive au bout de sa course folle (ἵξεν) et s'arrête (ἔστη placé en tête du vers 463). L'emploi du verbe νοέω marque la coïncidence entre la perception et la compréhension de l'événement. Andromaque *voit* enfin le corps d'Hector et *comprend* dans le même temps qu'il est mort, ce qu'elle n'avait pas encore osé se représenter. Homère joue également sur le mouvement et oppose l'arrêt d'Andromaque arrivant au rempart et la fuite des chevaux (ταχέες ἵπποι) emportant Hector, traîné sans pitié (ἀκηδέστως).

Question 4

Dans les vers 462 à 476, on peut remarquer un parallélisme étroit entre les notations de mouvement et celles de la lumière. Au moment même où Andromaque arrive au rempart et voit le corps d'Hector, s'abat sur elle la nuit de la mort (vers 466 : *la nuit de l'Erèbe* - qui personnifie les ténèbres infernales - *enveloppa ses yeux*) ; dans un geste symbolisant la compréhension de la mort, elle se dépouille de ses attributs éclatants de reine (σιγαλόεντα, vers 468), souvenirs d'un temps brillant d'abondance et de richesse, évoqué par une

métonymie (l'épithète χρυσή = *d'or*, appliquée à Aphrodite au vers 470), pour adopter le costume et l'attitude de la veuve d'Hector (χήρην, vers 484).

Question 5

Toute liberté est donnée au candidat. On attend un commentaire sur le sens de la mise en scène chez Homère, la concentration des effets qui concourt à la fois à créer une forte tension dramatique (au sens grec du terme) et une atmosphère pathétique. Donc un sens du théâtre (ou du cinéma...) tout à fait actuel. D'autre part, les sensations, sentiments et attitudes évoqués de façon *impressionnante* dans le passage sont très simples (calme, peur, malaise, folie) et à la base d'une expérience universelle.

Version

Las ! Hector ! quelle infortune est donc la mienne ! Ainsi nous sommes nés pour un même destin, tous les deux, toi à Troie dans la demeure de Priam, moi à Thèbes sous le Placos forestier, au palais d'Eétion, qui m'élevait tout enfant – père misérable d'une malheureuse ! Ah ! qu'il eût mieux valu qu'il ne m'eût pas fait naître ! Et te voilà qui t'en vas dans les profondeurs de la terre, vers la demeure d'Hadès, et qui me laisses, moi, dans un deuil affreux, veuve en ta maison. Et il est si petit encore, le fils que nous avons mis au monde, toi et moi, malheureux !

Sujet 8. Grec

Démosthène, *Sur la Couronne*, §§ 66 à 69

Traduction de Georges Mathieu, Edition Les Belles Lettres

Entrée : Démosthène et Eschine face à Philippe

Démosthène justifie sa conduite passée d'hostilité à la politique de conquête de Philippe de Macédoine.

66 Ἄλλ' ἐκεῖσ' ἐπ' ἀνέρχομαι. Τί τὴν πόλιν, Αἰσχίνη, προσήκεν ποιεῖν ἀρχὴν καὶ τυραννίδα τῶν Ἑλλήνων ὁρῶσαν ἑαυτῶ κατασκευαζόμενον Φίλιππον ; ἢ τί τὸν σύμβουλον ἔδει λέγειν ἢ γράφειν τὸν Ἀθήνησιν (καὶ γὰρ τοῦτο πλείστον διαφέρει), ὅς συνήδεν μὲν ἐκ παντὸς τοῦ χρόνου μέχρι τῆς ἡμέρας ἀφ' ἧς αὐτὸς ἐπὶ τὸ βῆμ' ἀνέβη, ἀεὶ περὶ πρωτείων καὶ τιμῆς καὶ δόξης ἀγωνιζομένην τὴν **5** πατρίδα, καὶ πλείω καὶ χρήματα καὶ σώματ' ἀνηλωκυῖαν ὑπὲρ φιλοτιμίας καὶ τῶν πᾶσι συμφερόντων ἢ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων ὑπὲρ αὐτῶν ἀνηλώκασιν ἕκαστοι, **67** ἐώρων δ' αὐτὸν τὸν Φίλιππον, πρὸς ὃν ἦν ὑμῖν ὁ ἀγὼν, ὑπὲρ ἀρχῆς καὶ δυναστείας τὸν ὀφθαλμὸν ἐκκεκομμένον, τὴν κλεῖν κατεαγότα, τὴν χεῖρα, τὸ σκέλος πεπηρωμένον, πᾶν ὃ τι βουλευθεῖη μέρος ἢ τύχη τοῦ σώματος παρελθεῖν, τοῦτο προίεμενον, ὥστε τῶ λοιπῶ μετὰ τιμῆς καὶ δόξης ζῆν ; **68** Καὶ μὴν **10** οὐδὲ τοῦτό γ' οὐδεὶς ἂν εἰπεῖν τολμήσῃ, ὥς τῶ μὲν ἐν Πέλλῃ τραπεύντι, χωρίῳ ἀδόξῳ τότε γ' ὄντι καὶ μικρῷ, τοσαύτην μεγαλοψυχίαν προσήκεν ἐγγενέσθαι ὥστε τῆς τῶν Ἑλλήνων ἀρχῆς ἐπιθυμῆσαι καὶ τοῦτ' εἰς τὸν νοῦν ἐμβαλέσθαι, ὑμῖν δ' οὐσιν Ἀθηναίοις καὶ κατὰ τὴν ἡμέραν ἑκάστην ἐν πᾶσι καὶ λόγοις καὶ θεωρήμασι τῆς τῶν προγόνων ἀρετῆς ὑπομνήμαθ' ὁρῶσι τοσαύτην ὑπάρξει κακίαν ὥστε τῆς ἐλευθερίας αὐτεπαγγέλτους ἐθελοντὰς παραχωρῆσαι Φιλίππῳ. **69** **15** Οὐδ' ἂν εἰς ταῦτα φήσειεν. Λοιπὸν τοίνυν ἦν καὶ ἀναγκαῖον ἅμα πᾶσιν οἷς ἐκεῖνος ἔπραττ' ἀδικῶν ὑμᾶς ἐναντιοῦσθαι δικαίως. Τοῦτ' ἐποιεῖτε μὲν ὑμεῖς ἐξ ἀρχῆς εἰκότως καὶ προσηκόντως, ἔγραφον δὲ καὶ συνεβούλευον καὶ γὰρ καθ' οὓς ἐπολιτευόμεν χρόνους, ὁμολογῶ. Ἄλλὰ τί ἐχρῆν με ποιεῖν ;

66 Mais j'en reviens encore là. Que devait faire notre cité, Eschine, en voyant Philippe se préparer l'empire et la tyrannie de la Grèce ? Ou que devait dire ou proposer le conseiller qui se trouvait à Athènes (car c'est là le point le plus important), alors que je savais bien que, de tout temps, jusqu'au jour où moi-même j'étais monté à la tribune, ma patrie avait toujours lutté pour le premier rang, le prestige et la gloire, et avait dépensé pour l'honneur et l'intérêt commun plus d'argent et plus d'hommes que chacun des autres peuples grecs n'en a dépensé pour lui-même, **67** alors que je voyais que Philippe lui-même, contre qui nous luttons, pour son empire et sa domination avait eu l'œil crevé, la clavicule brisée, le bras et la jambe mutilés, avait sacrifié toute partie de son corps que le sort désirait, afin que le reste lui permit de vivre avec honneur et gloire ? **68** Eh bien ! Personne n'oserait même dire qu'un homme élevé à Pella, lieu alors obscur et petit, devait avoir assez de grandeur d'âme pour aspirer à l'empire de la Grèce et se mettre cela dans l'esprit, tandis que vous, des Athéniens, qui, chaque jour, dans tous les discours et tous les spectacles, voyez des monuments de la valeur de vos ancêtres, vous auriez été assez lâches pour abandonner spontanément, volontairement, votre liberté à Philippe. **69** Pas un seul homme ne pourrait dire cela. Il ne vous restait donc, de toute nécessité, qu'à faire une juste opposition à tous ses actes injustes. C'est ce que vous faisiez depuis l'origine, selon la raison et le devoir ; c'est à quoi, moi aussi, je contribuais par mes propositions et mes conseils au temps où je faisais de la politique ; je le reconnais. Mais que devais-je faire ?

SUJET

Questions (50 points)

Question 1

Relevez tous les personnages, individus ou collectivités, dont il est question dans ce texte, puis précisez brièvement le rôle de chacun d'entre eux.

Question 2

En étudiant l'argumentation ainsi que le système interrogatif dans ce texte, montrez pourquoi il faut, selon Démosthène, s'opposer à Philippe.

Question 3

Comment l'opiniâtreté de Philippe se traduit-elle ? Comment est-elle présentée ?

Question 4

En vous attachant notamment à quelques points de l'énonciation, montrez quel rôle s'assigne l'orateur et comment il le met en valeur.

Question 5

Relevez les termes qui, dans ce passage, expriment le combat d'Athènes pour la liberté. A quels autres termes s'opposent-ils ?

Version (50 points)

Traduire le passage suivant qui se situe peu après le texte. Démosthène revient sur la nécessité pour lui et pour Athènes de s'opposer à la politique d'expansion de Philippe.

Περίεργασται δ' ἡ πόλις ἢ πεισθεῖσ' ἐμοί · ἔστω δ' ἀδικήματα πάνθ' ἃ πέπρακται καὶ ἀμαρτήματ' ἐμά. Εἰ δ' ἔδει τινὰ τούτων κωλυτὴν φανῆναι, τίν' ἄλλον ἢ τὸν Ἀθηναίων δῆμον προσῆκε γενέσθαι ; Ταῦτα τοίνυν ἐπολιτευόμεν ἔγω, καὶ ὁρῶν καταδουλούμενον πάντας ἀνθρώπους ἐκείνον ἡναντιούμεν, καὶ προλέγων καὶ διδάσκων μὴ προίεσθαι διετέλουν. Καὶ μὴν τὴν εἰρήνην γ' ἐκείνος ἔλυσεν τὰ πλοῖα λαβὼν, οὐχ ἡ πόλις, Αἰσχίνη.

CORRIGE

Question 1

Elle porte sur les personnages et demande d'étudier les forces en présence, donc l'enjeu du texte. Les candidats relèveront les expressions qualifiant la ville d'Athènes, groupe collectif nommé d'abord cité, πόλιν, ligne 1, c'est-à-dire un ensemble politique, puis patrie, πατρίδα, ligne 5, ou groupe attaché à un ensemble de valeurs sur lesquelles Démosthène revient en évoquant la valeur des ancêtres, τῆς τῶν προγόνων ἀρετῆς, ligne 13, enfin Athéniens, Ἀθηναίους, ligne 12, en tant qu'ils s'opposent à l'ensemble des Grecs. Du côté des Athéniens se place l'orateur Démosthène, leur défenseur et porte-parole ; en face d'eux, Philippe, guerrier n'agissant que pour son compte.

Question 2

La deuxième question établit « un lien nécessaire entre ce texte et l'objet d'étude auquel il se réfère », c'est-à-dire « Démosthène et Eschine face à Philippe ». Il s'agit de dégager la stratégie argumentative de Démosthène dans ce passage. Celle-ci prend d'abord une tournure faussement délibérative (προσῆκεν, ἔδει, lignes 1 et 2) qui oppose la grandeur d'Athènes qui se met au service de la Grèce et l'isolement d'un roi guerrier uniquement préoccupé de ses conquêtes. L'argument prend alors la force d'une évidence (ἀναγκάιον, ligne 15) pour s'élever au niveau d'une confrontation entre le juste et l'injuste (ἀδικῶν / δικαίως, ligne 16). La ligne de conduite de l'orateur, qui a toujours été au service de sa patrie (ἔγραφον καὶ συνεβούλευον, ligne 17) s'en trouve automatiquement justifiée. Les questions du début et de la fin du passage semblent bien oratoires et ne pas appeler de réponses, en tout cas pas d'Eschine.

Question 3

Cette question demande un commentaire sur le personnage de Philippe. Celui-ci est représenté comme un guerrier d'origine obscure, qui prétend à une grande destinée, alors qu'il n'en a apparemment pas les moyens. Il met toutes ses forces dans son entreprise et d'abord ses forces physiques, puisque, dans un passage saisissant, nous le voyons sacrifier les parties de son corps les unes après les autres. Démosthène voit là une marque d'une obstination à agrandir son empire, obstination dont on ne sait vraiment si Démosthène l'admire ou la critique.

Question 4

Cette question porte sur la mise en scène par Démosthène de sa propre personne à l'intérieur de son discours. Il se présente comme le principal, sinon le seul, défenseur d'Athènes. Le je est omniprésent et marque cette présence affirmée dans la vie politique (αὐτὸς ἀνέβη, ligne 4), la clairvoyance de l'observateur (ὅς συνήδειν, ligne 3) conseiller avisé de ses compatriotes. Une mise en scène appuyée qui permet à l'orateur de mieux répondre à Eschine en lui ôtant à l'avance toute possibilité de répondre.

Question 5

La cinquième question permet de revenir sur les valeurs que défend et incarne Démosthène et de faire la synthèse de son « idéologie ». Le mot liberté n'est prononcé qu'une seule fois dans le passage (ἐλευθερίας, ligne 14) et représente le bien le plus précieux pour les Athéniens. Il faut étudier les termes définissant la

grandeur d'Athènes, liée à l'honneur et la gloire, s'exerçant au nom de la Grèce tout entière. En opposition, les mots qualifiant les agissements sont tous négatifs : visées personnelles d'empire et tyrannie (ἀρχὴν καὶ τυραννίδα, 1, ἀρχῆς καὶ δυναστείας, ligne 7). Dans le paragraphe 68, Démosthène oppose directement les mots μικρῶ et μεγαλοψυχίαν.

Version

Notre pays, qui m'a écouté, s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas ; que tout ce qui s'est fait soit crimes et fautes à mon actif. Mais s'il fallait que quelqu'un parût pour l'empêcher, qui convenait-il que ce fût, sinon le peuple athénien ? Voilà donc la politique que je faisais ; en voyant cet homme chercher à asservir le monde entier, je m'y opposais, et ne cessais de vous avertir et de vous conseiller de ne pas vous abandonner. Et voilà que c'est Philippe qui a rompu la paix en prenant nos bateaux, non pas notre pays, Eschine.

Sujet 9. GREC

Platon, *Ion*, 535a - 536a

Traduction Louis Méridier, Edition Les Belles Lettres

Entrée : Un grand philosophe, Platon

Socrate vient d'expliquer au rhapsode Ion, personnage itinérant qui récite et commente les poèmes d'Homère, que les poètes composent sous l'effet d'une inspiration divine, qui les transporte hors d'eux-mêmes. Cette inspiration se transmet de proche en proche, de la divinité jusqu'aux auditeurs des récitations de poèmes, comme la force d'aimantation de Magnésie (ou force d'Héraclée) se transmet tout au long d'une chaîne d'anneaux de fer.

ΙΩΝ. Ναὶ μὰ τὸν Δία, ἔμοιγε · ἄπτει γάρ πῶς μου τοῖς λόγοις τῆς ψυχῆς, ὦ Σώκρατες, καὶ μοι δοκοῦσι θεῖα μοῖρα ἡμῖν παρὰ τῶν θεῶν ταῦτα οἱ ἀγαθοὶ ποιηταὶ ἐρμυνεύειν.

ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Οὐκοῦν ὑμεῖς αὐτοὶ οἱ ῥαψωδοὶ τὰ τῶν ποιητῶν ἐρμηνεύετε ;

ΙΩΝ. Καὶ τοῦτο ἀληθὲς λέγεις.

5 ΣΩ. Οὐκοῦν ἐρμηνέων ἐρμηνῆς γίγνεσθε ;

ΙΩΝ. Παντάπασι γε.

ΣΩ. Ἐχε δὴ μοι τόδε εἰπέ, ὦ Ἴων, καὶ μὴ ἀποκρύψῃ ὅ τι ἂν σε ἔρωμαι · ὅταν εὖ εἴπῃς ἔπη καὶ ἐκπλήξῃς μάλιστα τοὺς θεωμένους, ἢ τὸν Ὀδυσσεῖα ὅταν ἐπὶ τὸν οὐδὸν ἐφαλλόμενον ἄδῃς, ἐκφανῇ γιγνόμενον τοῖς μνηστῆρσι καὶ ἐκχεοντα τοὺς οἰστούς πρὸ τῶν ποδῶν, ἢ Ἀχιλλεῖα ἐπὶ τὸν

10 Ἔκτορα ὀρμῶντα, ἢ καὶ τῶν περὶ Ἀνδρομάχην ἑλαινῶν τι ἢ περὶ Ἑκάβην ἢ περὶ Πρίαμον, τότε πότερον ἐμφρων εἶ ἢ ἐξω σαυτοῦ γίγνῃ καὶ παρὰ τοῖς πράγμασιν οἶεταὶ σου εἶναι ἢ ψυχῇ οἷς

λέγεις ενθουσιάζουσα, ἢ ἐν Ἰθάκῃ οὔσιν ἢ ἐν Τροίᾳ ἢ ὅπως ἂν καὶ τὰ ἔπη ἔχη ;

ΙΩΝ. Ὡς ἐναργέες μοι τοῦτο, ὦ Σώκρατες, τὸ τεκμήριον εἶπες · οὐ γάρ σε ἀποκρυψάμενος ἔρω.

Εγὼ γάρ ὅταν ἑλαινόν τι λέγω, δακρύων ἐμπίμπλανταὶ ποὺ οἱ ὀφθαλμοὶ · ὅταν τε φοβερὸν ἢ

15 δεινόν, ὀρθαὶ αἱ τρίχες ἴστανται ὑπὸ φόβου καὶ ἡ καρδία πηδᾷ.

ΣΩ. Τί οὖν ; φῶμεν, ὦ Ἴων, ἐμφρονα εἶναι τότε τοῦτον τὸν ἄνθρωπον, ὅς ἂν κεκοσμημένος ἐσθῇτι

ποικίλῃ καὶ χρυσοῖσι στεφάνοις κλάῃ τ' ἐν θυσίαις καὶ ἑορταῖς, μηδὲν ἀπολωλεκῶς τούτων, ἢ

φοβῇται πλεον ἢ ἐν δισμυρίοις ἀνθρώποις ἐστηκῶς φιλίοις, μηδενὸς ἀποδύοντος μηδὲ

ἀδικοῦντος ;

20 ΙΩΝ. Οὐ μὰ τὸν Δία, οὐ πάνυ, ὦ Σώκρατες, ὥς γε τὰληθὲς εἰρησθαι.

ΣΩ. Οἶσθα οὖν ὅτι καὶ τῶν θεατῶν τοὺς πολλοὺς ταῦτα ταῦτα ὑμεῖς ἐργάζεσθε ;

ΙΩΝ. Καὶ μάλα καλῶς οἶδα · καθορῶ γὰρ ἕκαστοτε αὐτοὺς ἄνωθεν ἀπὸ τοῦ βήματος κλάοντάς τε

καὶ δεινὸν ἐμβλέποντας καὶ συνθαμβοῦντας τοῖς λεγομένοις. Δεῖ γάρ με καὶ σφόδρ' αὐτοῖς τὸν

νοῦν προσέχειν · ὥς ἔαν μὲν κλάοντας αὐτοὺς καθίσω, αὐτὸς γελάσομαι ἀργύριον λαμβάνων, ἔαν

25 δὲ γελῶντας, αὐτὸς κλάύσομαι ἀργύριον ἀπολλύς.

ΣΩ. Οἶσθα οὖν ὅτι οὗτός ἐστιν ὁ θεατῆς τῶν δακτυλίων ὁ ἔσχατος, ὦν ἐγὼ ἔλεγον ὑπὸ τῆς

Ἡρακλειώτιδος λίθου ἀπ' ἀλλήλων τὴν δύναμιν λαμβάνειν ; ὁ δὲ μέσος σὺ ὁ ῥαψωδὸς καὶ

ὑποκριτής, ὁ δὲ πρῶτος αὐτὸς ὁ ποιητής · ὁ δὲ θεὸς διὰ πάντων τούτων ἔλκει τὴν ψυχὴν ὅποι ἂν

βούληται τῶν ἀνθρώπων, ἀνακρεμαννὺς ἐξ ἀλλήλων τὴν δύναμιν.

ION. – Si, par Zeus ! je le crois. Tes paroles me touchent à l'âme, Socrate, et je pense que c'est par un privilège divin que les bons poètes sont ainsi auprès de nous les interprètes des dieux.

SOCRATE. – Vous autres rhapsodes, à votre tour, vous interprétez les œuvres des poètes ?

ION. – Cela est encore vrai.

SOCRATE. – Vous êtes donc des interprètes d'interprètes ?

ION. – Absolument.

SOCRATE. – Or çà, Ion, dis-moi encore, et réponds sans feinte à ma question. Quand tu récites comme il faut des vers épiques, et que tu fais sur les spectateurs l'impression la plus profonde, soit que tu chantes Ulysse sautant sur le seuil, se découvrant aux prétendants et répandant les flèches à ses pieds, ou Achille s'élançant sur Hector, ou un des endroits pathétiques sur Andromaque, Hécube ou Priam, as-tu alors ta raison ? N'es-tu pas hors de toi, et ton âme transportée d'enthousiasme ne croit-elle pas assister aux événements dont tu parles, soit à Ithaque, soit à Troie, ou partout où la scène se passe ?

ION. – La preuve frappante que tu me donnes là, Socrate ! Je vais te parler sans feinte. Pour moi, quand je débite quelque passage pathétique, mes yeux s'emplissent de larmes ; si c'est un endroit effrayant ou étrange, d'effroi mes cheveux se lèvent tout droits et mon cœur se met à battre.

SOCRATE. – Eh bien, Ion, devons-nous le dire alors maître de sa raison, cet homme qui, paré d'un costume aux teintes variées et de couronnes d'or, se met à pleurer dans les sacrifices et les fêtes, sans avoir rien perdu de ces parures, ou éprouve de l'effroi devant plus de vingt mille personnes bien disposées pour lui, quoique nul ne le dépouille ni ne lui fasse du tort ?

ION. – Non, par Zeus ! point du tout, Socrate, pour dire la vérité.

(...)

SOCRATE. – Sais-tu que ce spectateur est le dernier des anneaux dont je parlais, qui par la vertu de la pierre d'Héraclée tirent les uns des autres leur force d'attraction ? Celui du milieu c'est toi, le rhapsode et l'acteur ; le premier, c'est le poète en personne. Et la divinité, à travers tous ces intermédiaires, attire où il lui plaît l'âme des humains, en faisant passer cette force de l'un à l'autre.

SUJET

Questions (50 points)

Question 1

Quelles sont les principales étapes de l'argumentation de Socrate dans ce passage ? Répondez en relevant et analysant les marques d'articulation du raisonnement.

Question 2

Quels exemples Socrate utilise-t-il dans les lignes 7 à 12 ? Comment contribuent-ils à sa démonstration ?

Question 3

Dans le passage des lignes 16 à 20, comment s'exprime l'ironie de Socrate ? Justifiez votre réponse par une analyse précise du texte.

Question 4

En vous référant au sens général du texte, expliquez précisément le sens de ἐνθουσιάζουσα (ligne 12).

Question 5

En observant les réactions d'Ion, que pouvez-vous conclure de la technique du dialogue socratique, telle que vous avez pu la rencontrer dans vos lectures ?

Version (50 points)

Lignes 21 à 25.

ΣΩ. Οἶσθα οὖν ὅτι καὶ τῶν θεατῶν τοὺς πολλοὺς ταῦτ' αὐτὰ ὑμεῖς ἐργάζεσθε ;

ΙΩΝ. Καὶ μάλα καλῶς οἶδα · καθορῶ γὰρ ἐκάστοτε αὐτοὺς ἄνωθεν ἀπὸ τοῦ βήματος κλάοντάς τε καὶ δεινὸν ἐμβλέποντας καὶ συνθαμβοῦντας τοῖς λεγομένοις. Δεῖ γάρ με καὶ σφόδρ' αὐτοῖς τὸν νοῦν προσέχειν · ὥς ἔαν μὲν κλάοντας αὐτοὺς καθίσω, αὐτὸς γελάσομαι ἀργύριον λαμβάνων, ἔαν δὲ γελῶντας, αὐτὸς κλαύσομαι ἀργύριον ἀπολλύς.

CORRIGE

Question 1

La première étape du raisonnement de Socrate, présentée comme une conséquence de ce qui précède (οὐκοῦν), consiste à bien montrer à Ion la chaîne de l'inspiration qui unit les poètes aux rhapsodes, tous interprètes des dieux. Le deuxième point porte sur l'attitude du rhapsode, qui semble comme possédé lorsqu'il exerce son métier : Socrate fait d'abord appel à l'attention d' Ion (Ἐχε δὴ μοι τόδε εἰπεῖ), puis insiste sur la conclusion nécessaire que l'on doit tirer du recours à l'expérience du rhapsode (Τί οὖν ; ... Οἶσθα οὖν ;). Enfin, c'est le retour à la première étape de l'argumentation, qui a trouvé sa démonstration ; cela se fait donc sous forme d'affirmation : le poète et le rhapsode tirent bien leur inspiration de la divinité.

Question 2

Les exemples sont surtout des références à Homère. Ce sont des exemples bien connus de tous et qui concernent des sentiments : angoisse, horreur, pitié. Cela est si vrai qu' Ion corrobore les affirmations de Socrate. Ces exemples ont donc ici une double valeur : ils font référence à l'expérience d'Ion, qui se sent totalement inclus dans la démonstration de Socrate et ils sont aussi des arguments d'autorité [Si les

candidats connaissent un peu l'éducation grecque, ils peuvent souligner l'importance d'Homère dans la culture athénienne, et chez Platon notamment, où il tient la place du poète type, qu'on invoque ou qu'on repousse au gré de l'argumentation].

Question 3

L'ironie de Socrate, au sens moderne du mot, tient à ce qu'il se moque d'Ion, en utilisant un argument par l'absurde, laissant supposer que l'attitude générale du rhapsode est ridicule (opposition du luxe du vêtement, de la foule des spectateurs, et d'un homme qui se met à pleurer). Certes, cette évocation est au service du raisonnement, mais elle laisse subsister l'image d'un histrion. D'un autre côté, nous voyons bien à l'œuvre l'ironie socratique comme questionnement : le verbe φῶμεν, subjonctif présent première personne du pluriel, a une valeur délibérative qui englobe les deux interlocuteurs ; mais, en même temps, la question posée par Socrate est oratoire, elle appelle une réponse évidente, ce que confirme immédiatement Ion : Οὐ μὰ τὸν Δία, οὐ πᾶν. Et Ion d'ajouter : ὥς γε τᾷληθες ἐργάζεσθε *pour dire la vérité*. C'est bien là que Socrate voulait conduire Ion : qu'il reconnaisse de lui-même la vérité présentée par le philosophe.

Question 4

Il faut reconnaître dans le mot la présence de ἐν-- (*dans*) et de --θεοῦ-- (*dieu*) : le fait de posséder *en* soi-même le *dieu* à l'intérieur est au cœur de la démonstration. Cette présence du dieu en soi au moment de la création poétique ou de l'interprétation de l'œuvre explique l'état de transe du poète et du rhapsode : il est *hors de lui* (ἔξω, ligne 11), il n'est plus ἐμφρῶν (lignes 11 et 16), il a perdu sa raison. Le sens moderne du mot *enthousiasme*, s'il a gardé la manifestation extérieure des sentiments, a perdu l'origine divine de cette manifestation.

Question 5

L'extrait présente un portrait d'Ion : apparence physique flamboyante, attitude à la fois naïve et plastronnante (Καὶ μάλα καλῶς οἶδα, ligne 22), contraste entre la possession divine et le souci de faire recette. Un personnage gonflé de son importance raillé gentiment par l'homme qui recherche la vérité et la fait dire aux autres. Les indications de Socrate sont amplifiées par Ion lui-même, dans un style emphatique (Ναὶ μὰ τὸν Δία ... Παντάπασιν...)

On peut en déduire quelques remarques sur la conception du dialogue dans cette œuvre : Ion est un interlocuteur idéal pour la démonstration ; car sa vanité sert l'argumentation de Socrate, qui peut déployer sa malice, une composante souvent présente de sa fameuse ironie.

Version

SOCRATE. – Sais-tu que sur la plupart des spectateurs vous produisez aussi les mêmes effets ?

ION. – Je le sais fort bien. Je les vois chaque fois, du haut de mon estrade, qui pleurent, jettent des regards menaçants et restent, comme moi, saisis à mes paroles. C'est que je suis bien obligé d'avoir l'œil sur eux : si je les fais pleurer, je rirai, moi, en recevant l'argent, tandis que, si je les fais rire, c'est moi qui pleurerai en perdant mon salaire.